



Rapport API : Moi, volontaire (il)légitime ?



Table des matières

Avant-propos	4
Introduction	5
CHAPITRE 1 : MON DECOR	7
I. La toile de fond : le Cambodge	7
1. Géographie et climat	7
2. Economie	7
3. Un peu d'histoire	7
3.1. Le protectorat français (1863-1953).....	8
3.2. La prise du pouvoir des Khmers rouges (1975-1979)	9
3.3. L'invasion vietnamienne (1979-1989)	9
3.4. L'arrivée des ONG (1990-...)	10
3.5. Et la population dans tout ça ?.....	10
4. Population.....	10
5. Religion	11
6. Les temples d'Angkor.....	12
II. Mon environnement proche.....	13
1. L'éducation au Cambodge	13
2. Mon association : l'Ecole du Bayon	13
2.1. Ecole du Bayon : une ONG toute récente.....	14
2.2. Le fonctionnement de l'école.....	14
2.3. Ecole du Bayon : une ONG en pleine expansion !	14
CHAPITRE 2 : "QUE VIENS-TU FAIRE ICI ?"	16
I. Ma mission et les remises en question qu'elle a engendrées	16
1. Le contenu de la mission	16
1.1. Le cadre dans lequel je suis partie.....	16
1.2. Mon rôle au sein de l'association.....	17
2. Que viens-tu faire ici ?	18
2.1. Toi, en école de de commerce, tu viens faire du développement ?	18
2.2. Toi, française, tu viens donner des cours d'anglais sans n'avoir eu aucune formation dans l'enseignement ?.....	18
II. Moi, Agathe, étudiante en école de commerce	20
1. Vouloir un commerce différent	20
2. Besoin de rencontrer d'autres cultures	21

3.	Mieux se connaître pour mieux s’accomplir dans sa vie professionnelle	21
III.	Moi, Agathe, professeur d’anglais	23
1.	Des compétences avérées	23
2.	Un enrichissement pour les élèves	24
3.	Aller à l’encontre de l’autre pour se former à une pratique de paix.....	25
IV.	Moi, Agathe, membre d’une ONG parmi tant d’autres ONG	27
1.	Ma place au sein de l’ONG.....	27
2.	La place de l’ONG au sein de toutes les ONG déjà existantes	28
3.	La place des ONG au Cambodge	29
3.1.	Les ONG locales	29
3.2.	Les ONG occidentales	30
CHAPITRE 3 : PRISE DE REcul		32
I.	Commerce et action sociale : deux notions si contradictoires ?	32
1.	Définitions.....	32
1.1.	Qu’est-ce que le commerce ?.....	32
1.2.	Et le social ?.....	32
1.3.	Pourquoi l’image du commerce et des écoles de commerce est-elle si détériorée ?.....	33
2.	Interactions entre commerce et social	33
3.	Les entreprises du secteur privé, un relais à l’action des ONG	34
II.	De nombreux exemples illustrent l’interaction qui existe entre le commerce et le social	35
1.	Des initiatives d’entreprises en parallèle de leur activité.....	35
1.1.	Un exemple de partenariat entre entreprises et associations : « Proximité ».....	35
1.2.	« Chemins de traverses » chez Danone.....	35
2.	Des entreprises sociales.....	36
3.	Des initiatives citoyennes	38
4.	Remarque : un recensement non exhaustif	39
III.	Une évolution personnelle suite à cette réflexion.....	40
1.	D’un point de vue personnel	40
2.	D’un point de vue professionnel.....	41
Conclusion		43
Bibliographie		44
Annexes		45

Avant-propos :

Etudiante en école de commerce et le crâne rempli de formules financières plus indigestes les unes que les autres, je voulais redécouvrir la vraie valeur de l'argent et faire passer les besoins d'autrui avant mes propres besoins. Je rêvais de confronter ma vision du monde avec celle d'autres personnes, de découvrir une nouvelle culture et surtout d'avoir des échanges avec sa population. Car je suis persuadée que de la rencontre de deux êtres humains aux cultures différentes ressortent toujours une réflexion et un enseignement très riches.

C'était aussi pour moi un moyen de me prouver que j'étais capable de vivre de façon autonome et de chercher le sens que je voulais donner à ma vie privée comme professionnelle. J'avais besoin de m'éloigner du cocon familial pour mieux me découvrir. Moi qui avais enchaîné lycée, prépa, école de commerce sans vraiment me poser de questions, j'avais besoin de m'octroyer un temps de réflexion.

C'est pourquoi je suis partie neuf mois au Cambodge en mission de développement. J'ai beaucoup voyagé mais je ne connaissais pas l'Asie. Je recherchais donc une mission dans ce continent, et une opportunité s'est présentée au Cambodge. Je n'avais pas particulièrement choisi ce pays mais finalement je m'y suis beaucoup attachée. J'ai donné des cours d'anglais à des enfants de 8 à 19 ans, dans une pagode dans l'enceinte des temples d'Angkor, un cadre de travail hors du commun. Malgré un début difficile, j'ai vécu au Cambodge les 9 mois les plus riches de ma courte vie. Le Cambodge m'a beaucoup appris et cette expérience me permet aujourd'hui de mieux comprendre ce que je veux et ce que je veux être. Je veux être le plus possible en harmonie avec moi-même dans les choix que je serai amenée à faire, je ne veux plus gaspiller mon temps à des choses qui n'ont pour moi aucun sens, je souhaite être toujours à l'écoute de l'autre et pouvoir puiser en lui un savoir et une énergie qui sauront me donner confiance.

Introduction

Fraichement arrivée au Cambodge et pleine d'enthousiasme pour assurer mes cours d'anglais, je participe à deux jours de réunion France Volontaire¹ qui vont me bouleverser. France Volontaire organise tous les ans un séminaire avec tous les volontaires français d'Asie. Cette année le séminaire a lieu à Siem Reap², nous décidons donc d'y participer avec Elodie, ma collègue. Plusieurs volontaires interviennent pour faire partager leur expérience, sous forme de vidéo, de devinettes, de reportage photos... Les temps de pause entre toutes les interventions sont propices aux échanges entre volontaires : D'où viens-tu ? Quelle est ta mission ? Depuis combien de temps es-tu là ?

Dès les premiers échanges je me sens jugée. J'explique que je suis en école de commerce et cela étonne les gens voire les irrite. Je ne comprends pas leur réaction. Pour des personnes qui se disent ouvertes d'esprit elles ne m'ont pas l'air très tolérantes. Je leur dis que j'enseigne l'anglais dans une école primaire au sein des temples d'Angkor, et ils s'étonnent que je n'aie aucune formation dans l'enseignement. Pire, pour certains ils me regardent avec mépris ! Puis lors d'une intervention, un jeune homme critique les jeunes d'école de commerce qui viennent faire des missions de développement, « Non mais franchement, le commerce et le social n'ont rien à faire ensemble ! ». C'est la goutte qui fait déborder le vase, je perds toute confiance en moi.

Se pose alors la question de ma légitimité ici au Cambodge. Qu'est-ce qu'une étudiante en école de commerce vient faire au sein d'une ONG ? Qu'est-ce qu'elle recherche ? Comment une jeune fille de 22 ans peut-elle prétendre enseigner l'anglais alors qu'elle n'a aucune expérience dans le domaine ? Son action n'est-elle pas néfaste pour les jeunes khmers à qui elle enseigne ?

Je me suis posée ces questions suite aux remarques qui m'ont été faites ce jour-là, mais ma légitimité a constamment été remise en questions au cours de ma mission. Je voyais bien dans le regard des gens qu'ils ne comprenaient pas pourquoi je venais enseigner l'anglais alors que je n'étais pas enseignante en France et que je ne venais même pas d'un pays anglophone. Il faut noter cependant que ces différentes remarques viennent des expatriés, aussi bien volontaires que businessmen, et non des Khmers.

Dans ce contexte, je me suis posée la question de ma légitimité. Double légitimité même : en tant qu'étudiante en école de commerce qui vient travailler dans le secteur du développement, et en tant que jeune non anglophone n'ayant jamais eu d'expérience dans l'enseignement qui vient donner des cours d'anglais. Plus que ma propre légitimité, j'en suis carrément venue à questionner la légitimité des ONG au Cambodge.

Après avoir expliqué en détails l'environnement qui a été le mien pendant neuf mois, j'expliquerai ma légitimité en rappelant mon rôle au sein de l'association, puis en exposant les remarques qui m'ont été faites et les réponses que je peux y apporter aujourd'hui. Avec un peu de recul, je détaillerai dans une dernière partie ce qui a changé pour moi au cours de cette année, tant au plan personnel que professionnel, et ce que je compte faire de ce bagage.

¹ France Volontaire, un organisme qui accompagne les volontaires français tout au long de leur mission à l'étranger.

² Siem Reap, deuxième ville la plus importante du Cambodge. C'est là où je vivais et où se déroulait ma mission.

Méthodologie :

Pour réaliser ce mémoire je me suis principalement appuyée sur mon journal de bord et mes rapports d'étonnement. Je me suis également inspirée de plusieurs livres et essais sur le Cambodge, en essayant de diversifier mes sources : des auteurs français, khmers, expatriés...J'ai pu m'appuyer sur des témoignages que j'ai recueillis au cours de mes neuf mois au Cambodge, notamment une interview de mon professeur de Khmer Mme MALASY, ancienne professeur de français à l'Institut Français de Siem Reap. Enfin, j'ai bien entendu construit ma réflexion sur mon vécu au Cambodge, ces neuf mois que j'ai fait revivre au fil de l'écriture.

CHAPITRE 1 :

MON DECOR

I. La toile de fond : le Cambodge

1. Géographie et climat

Le Cambodge est un des plus petits pays d'Asie du Sud-Est avec une superficie de 181 000 km². Il est situé dans l'hémisphère Nord. Le Cambodge est bordé par trois pays : la Thaïlande, le Laos et le Vietnam, ainsi que par le golfe de Thaïlande. C'est un pays très plat, le mont le plus haut du Cambodge se trouve dans la chaîne des Cardamones, au Sud-Ouest du pays, et culmine à 1 771m.

La capitale du Cambodge est Phnom Penh, elle est située au Sud-Est du pays. Elle compte plus de deux millions d'habitants.

Le climat y est tropical, composé de deux saisons très contrastées : la saison sèche de novembre à avril et la saison humide de mai à octobre. J'ai vécu la saison sèche, avec des températures allant jusqu'à 43°C, mais pas la véritable saison des pluies puisque je suis rentrée en France début juillet.

2. Economie

En 2012, le PIB/habitant du Cambodge est de 2 300\$. A titre de comparaison, il est de 49 000\$ aux USA et de 35 600\$ en France. L'économie cambodgienne repose sur quatre piliers : l'agriculture, le tourisme, le textile et l'immobilier. Le secteur agricole représente à lui seul 35% du PIB et 70% de la population active. Avec 3,3 millions de touristes en 2012, il n'est pas étonnant que le tourisme soit un des secteurs phares de l'économie. Cependant ce tourisme est très concentré sur Siem Reap, la plupart des touristes se contentent de visiter les temples d'Angkor et ne cherchent pas à voir autre chose du Cambodge (600 000 visiteurs seulement à Phnom Penh en 2012).

La monnaie locale est le riel (1\$ = 4000 riels environ).

3. Un peu d'histoire

Depuis le XIX^{ème} siècle le Cambodge n'a pas cessé d'être envahi et a connu de très fortes répressions. Celles-ci ne sont pas anodines et expliquent beaucoup du comportement des Khmers aujourd'hui, que ce soit la jeune ou la vieille génération.

3.1. Le protectorat français (1863-1953)

Cela a commencé par le protectorat français, établi en 1863. On sent encore des vestiges de cette colonisation dans le Cambodge actuel. Par exemple, beaucoup de personnes âgées savent parler français. C'est d'ailleurs amusant parce qu'au sein de l'association pour laquelle je travaillais, nous parlions tous en anglais, sauf le directeur de l'école, le plus âgé de tous qui lui, parle français mais ne connaît pas un mot d'anglais. D'autre part, certains mots français ont intégré le vocabulaire khmer : on dit *paing* pour dire du pain, *freing* pour les freins de la moto, *massine* pour parler d'une machine, que ce soit l'ordinateur ou le moteur de la moto... Du pain ? Et oui les Khmers mangent du pain, et c'est dû au protectorat français. Les Khmers eux-mêmes le savent d'ailleurs, qu'en France on mange beaucoup de pain. Mais les Khmers mangent du pain avec du pâté, ou avec de la glace, ce n'est pas un aliment que l'on retrouve sur la table à manger. Une autre anecdote à ce propos : quand dans les restaurants il y a le choix entre un menu européen et un menu asiatique, c'est le riz qui fait office de pain dans le menu asiatique ! Le riz est aux Khmers (et plus généralement aux Asiatiques) ce que le pain est aux Français... On ne peut parler d'évolution du régime alimentaire des Khmers, la quasi majorité mange des produits locaux. Il n'y a que la classe très aisée qui peut se permettre de manger des produits occidentaux qui coûtent très chers. Mais il est vrai que le pain est devenu depuis le protectorat français un aliment banal.

Claire LY parle des restes de la colonisation française avec humour dans son livre Retour au Cambodge (les éditions de l'atelier, 2007). Claire LY, qui s'est réfugiée en France suite au régime Khmer rouge, a décidé de retourner au Cambodge, terre de ses ancêtres. Ce livre est une comparaison très intéressante du Cambodge des années 70 avec le Cambodge actuel. J'aimerais citer un passage qui m'a fait sourire : « Au Cambodge, nous accolons l'adjectif « français » à tous les noms communs désignant un objet ou un végétal quand ces derniers ne présentent pas la qualité habituellement attendue. Un tamarinier « français » est un arbre dont le tamarin n'est pas mangeable ; un bananier « français » ne donne pas de banane ; un piment « français » ne pique pas, c'est le poivron ; un ail « français » est plus gros que l'ail normal, c'est l'oignon ; une assiette « française » est plus plate que l'assiette ordinaire... J'ai toujours trouvé que mes ancêtres ne manquaient pas d'humour en associant le nom de leurs colonisateurs à des situations mal venues de la vie quotidienne. »

Durant ce protectorat, l'élite locale a dû se plier aux exigences du gouvernement français. Mais finalement cette colonisation n'a pas laissé d'amertume envers les Français. La preuve en est que les Français sont très bien accueillis au Cambodge aujourd'hui, contrairement aux Vietnamiens contre lesquelles les Khmers entretiennent une véritable rancune. Cependant, quelques Khmers ont tout de même organisé des mouvements de résistance contre l'occupation française, qui ont eu des répercussions sur la population. Mme MALASY, ma professeur de khmer âgée maintenant de plus de 70 ans et qui a donc connu le protectorat français, me disait que des Khmers à la campagne interdisaient aux familles d'avoir des relations avec des Français et de leur vendre du riz. Ils ont ainsi obligés des familles entières à se déporter et à vivre dans des charrettes à la campagne pour éviter tout contact avec des Français. La journée les Khmers ne pouvaient pas rester dans les villages pour ne pas voir de Français, ils devaient aller jusqu'au lac Tonle Sap. Ils revenaient le soir au village pour se nourrir et se reposer.

Ce n'est que le 3 novembre 1953 que le Cambodge a acquis son indépendance vis-à-vis de la France.

3.2. La prise du pouvoir des Khmers rouges (1975-1979)

La plus terrible des répressions a été celle des Khmers rouges, guidés par Polpot. En 1975 les Khmers rouges se sont emparés de Phnom Penh. Ils ont fait évacuer la ville, obligeant tous ses habitants à une marche forcée à travers la campagne cambodgienne. Le but des Khmers rouges était de retrouver une « race pure », et les valeurs simples qu'étaient pour eux le travail et la famille. Ainsi tous les intellectuels ont été exécutés, les médecins, les professeurs, les membres de l'ancien gouvernement, les personnes handicapées, celles qui portaient des lunettes, les artistes etc. Les gens vivaient dans des conditions de vie épouvantables, travaillaient toute la journée, et ne recevaient qu'une soupe claire comme unique nourriture.

Je me souviens d'un Khmer avec qui j'ai discuté dans un bus pour me rendre dans la province du Ratanakiri, dans le Nord-Est du Cambodge. On parlait et soudain il voit le long de la route des Khmers qui vendent du serpent. Il me demande si j'en ai déjà goûté. Je lui réponds par la négative avec une moue de dégoût, et lui dis que jamais je n'en mangerai ! Et là il me dit : « Tu sais sous Polpot j'étais obligé de manger tout et n'importe quoi pour survivre. Même des racines ! Et je n'étais qu'un petit enfant. » Je me suis sentie bête d'avoir ainsi exprimé mon dégoût. Sous les khmers rouges, trouver un serpent pour le manger devait être un grand luxe !

Pendant 4 ans, Polpot a fait régner la terreur dans son pays. Il a réduit l'économie du pays à néant, obligeant toute la population à travailler dans les champs. C'est pourquoi on parle de l'an zéro, c'est comme si tout était à refaire. Vous imaginez ? Une capitale inhabitée pendant 4 ans ! La végétation a repris le dessus, les routes se sont complètement dégradées, il a fallu tout reconstruire. François PONCHAUD l'explique de façon très détaillée dans son livre Cambodge, année zéro (Kailash éditions, 1998) : « Vidée de sa population, dépouillée de ses biens, Phnom Penh, capitale du Cambodge depuis 1865, perle du Sud-Est asiatique, aux larges avenues ombragées, est devenue une ville fantôme, retournant peu à peu à la forêt... »

En 1979, l'armée vietnamienne a envahi le Cambodge et est entrée dans la capitale, « sauvant » ainsi le pays des Khmers rouges.

3.3. L'invasion vietnamienne (1979-1989)

J'ai écrit que les Viets ont « sauvé » le Cambodge, mais ils ont commis de leur côté beaucoup d'atrocités. Certes ils ont fait fuir les Khmers rouges, mais exécutions, viols, pillages etc. n'ont pas cessé pour autant. Les Khmers étaient persuadés qu'ils allaient enfin pouvoir vivre en paix, quelle a été leur déception quand ils ont compris les véritables intentions des troupes vietnamiennes.

On sent bien la confusion de la population cambodgienne dans le livre D'abord ils ont tué mon père, une autobiographie de Loung UNG (édition Plon, janvier 2002). Dans ce livre, Loung raconte ce que fut sa vie et celle de sa famille de 1975 à 1980. Elle y raconte les camps de travail, le sort des anciens membres du gouvernement, les hôpitaux de fortune, les exécutions arbitraires, la faim et la fatigue qui les tiraillaient etc., et pour finir, les camps de réfugiés en Thaïlande. Au début, Loung explique que les Khmers ont peur des Vietnamiens qu'ils appellent Youn : « Les Youn viennent vers nous et lèvent la main pour nous saluer. Je regarde autour de moi pour trouver une arme quelconque, un bâton, une pierre...Tous les regards sont fixés sur eux. Les gens ont un hoquet de surprise lorsqu'un des Youn sourit et dit dans un khmer hésitant : « Chump reap suor », ce qui signifie « bonjour ». « Il y a un camp de réfugiés pas loin, à Pursat », ajoute-t-il avant de s'éloigner. Les gens sourient à leur tour, soulagés et reconnaissants. Je n'arrive pas à y croire. Les Youn ne nous ont pas tirés dessus. » Mais quelques jours plus tard, Loung réussit à s'échapper de justesse

des mains d'un Vietnamien qui voulait la violer, ce qui lui fait dire : « Je croyais qu'ils étaient là pour nous sauver des horreurs de Pol Pot, pas pour nous faire du mal ».

3.4. L'arrivée des ONG (1990-...)

L'ONU entre dans le pays en 1990, et c'est à partir de cette date que les ONG envahissent littéralement le pays. La reconstruction du pays est fastidieuse et le gouvernement se préoccupe plus d'assurer sa pérennité plutôt que d'arranger la situation alarmante du pays. Le Cambodge est le pays au monde où il y a le plus d'ONG, plus de 3000, aussi bien locales qu'étrangères.

Finalement on peut se poser la question, face à cette multiplication d'ONG, de savoir si ce pays connaît une véritable indépendance...

Je vous invite à lire la partie 4 du chapitre 3, dans laquelle je développe plus amplement la place et le rôle des ONG au Cambodge.

3.5. Et la population dans tout ça ?

Au cours de mes 9 mois au Cambodge, j'ai remarqué deux sortes d'attitude différentes vis-à-vis de cette occupation du pays qui n'en finit plus. D'un côté il y a ceux qui sont très heureux que des ONG étrangères viennent aider leur pays et qui leur sont reconnaissants ; de l'autre il y a ceux qui en ont assez d'être assistés, qui parlent des ONG avec beaucoup de sarcasme et qui aimeraient qu'on les laisse se débrouiller par eux-mêmes. Ces derniers sont principalement issus de la couche sociale la plus aisée du pays. Ce sont les Khmers que l'on croise à Siem Reap, qui dirigent des business dans le centre touristique et qui ont réussi à s'en sortir par eux-mêmes. Mais j'ai cru comprendre que les personnes qui sont touchées par la pauvreté voire l'extrême pauvreté voient toujours d'un bon œil cette aide extérieure.

En outre, le fantôme des Khmers rouges hante toujours le Cambodge. Des Khmers rouges sont encore en vie, en prison, amnistiés ou non poursuivis et libres de leur mouvement. Le premier ministre Hun Sen, ancien Khmer rouge mais transfuge, mis en place par les Vietnamiens, est toujours à la tête du pays depuis 1985. Et il vient de gagner à nouveau les élections le 28 juillet 2013.

La période Khmers rouges a laissé de lourdes séquelles sur la population actuelle du Cambodge. On pourrait écrire un mémoire sur ce sujet ! Néanmoins je crois que la plus lourde séquelle est celle du manque d'éducation des 30-40 ans. Ce manque d'éducation des adultes d'aujourd'hui a de nombreuses conséquences : impossibilité d'avoir un emploi à responsabilités, pas de rémunération fixe, violences au sein du couple... Quant à la jeune génération, elle veut faire table rase de ce lourd passé, être éduquée, avoir une situation professionnelle stable et éviter une nouvelle guerre. Lors des campagnes électorales, les jeunes se sont énormément mobilisés, notamment à travers Facebook, en faveur de l'opposant Sam Rainsy. Jamais le Cambodge n'avait connu un tel engouement politique ! La paix et le rétablissement de la justice sociale, voilà ce que demandent les jeunes aujourd'hui.

4. Population

A mon arrivée au Cambodge, j'évitais d'employer le mot « Khmer » parce que je pensais que ça faisait automatiquement référence aux Khmers rouges... Puis en entendant tout le monde utiliser ce mot, et en avouant mon inquiétude, j'ai compris qu'il n'en était rien ! En fait on parle plus souvent de « Khmers » pour

désigner les Cambodgiens car c'est l'ethnie majoritaire (86% de la population est khmère, loin devant les Vietnamiens ou les Chinois).

Le Cambodge compte 15 millions d'habitants. Plusieurs aspects caractérisent la population cambodgienne :

- C'est une population qui demeure très rurale puisque 80% des habitants vivent à la campagne.
- Elle est également très jeune : 38% de la population a moins de 18 ans (UNICEF 2011).
- C'est une population très pauvre, 30% de la population vit avec moins de 1\$/jour.

Un autre trait caractéristique de la population est le travail des enfants. Il est très répandu au Cambodge de manière générale. Tellement répandu qu'au bout de plusieurs mois au Cambodge, je me suis surprise à trouver normal de voir des enfants travailler. En fait c'est leur devoir d'aider leurs parents pour ramener plus d'argent à la fin du mois. Les plus privilégiés travaillent avec leurs parents, ils sont garagistes, aident à tenir le magasin... Pour les moins chanceux, ils passent leurs journées à ramasser les déchets recyclables ou à alpaguer les touristes pour leur vendre des souvenirs. Les familles n'hésitent pas à envoyer leurs enfants quémander auprès des touristes afin de les attendrir, aussi bien en ville que dans les temples. Le travail des enfants concerne aussi la prostitution malheureusement. Des filles comme des garçons offrent leur corps aux touristes en échange de quelques dollars.

De nombreuses ONG, comme Friends International ou Childsafe International, luttent pour faire diminuer le travail des enfants. Il leur faut sensibiliser les familles mais aussi les touristes. Une des premières choses que m'ont dit des expatriés, c'est qu'il ne faut pas donner d'argent aux enfants, même si c'est pour acheter quelque chose. Cela encourage les parents à faire travailler leurs enfants au lieu d'aller à l'école. Même si leurs bouilles sales et mélancoliques me touchaient, je ne devais pas céder.

5. Religion

La religion principale au Cambodge est le bouddhisme. Plus qu'une religion, c'est une philosophie de vie. Les Khmers ne se rendent pas au temple toutes les semaines pour participer à une cérémonie comme les Chrétiens vont à la messe tous les dimanches. C'est une religion beaucoup plus souple. Les Khmers vont au temple quand ils en ressentent le besoin, pour se faire bénir, pour méditer ou juste pour profiter d'un peu de calme.

Etant donné que j'enseignais au sein d'une pagode (= temple), j'ai été touchée de près par la religion. Dès les premiers jours j'ai remarqué des petits bonhommes rasés et vêtus d'une robe orange dans ma classe : des moines ! Ou moinillons (petits moines) comme on les appelle au Cambodge... Ce sont des enfants dont les parents n'ont parfois pas les moyens d'assurer l'éducation et qui préfèrent envoyer leur garçon quelques années à la pagode pour qu'il reçoive un enseignement de qualité. Ils ne restent que quelques années, puis retournent à la « vie normale ». Quelle fût ma surprise lorsqu'un matin j'ai vu un moine en jean et en t-shirt se promener dans la pagode ! J'ai compris plus tard qu'il venait de finir son temps à la pagode, et qu'il devait désormais s'habiller en civil. Mais il devait rester une semaine de plus avec les moines, en guise de transition entre deux modes de vie.

Les garçons qui rejoignent la communauté des moines doivent se plier à leurs règles, et celles-ci sont très strictes ! On m'avait prévenu dès le début qu'il ne fallait pas que je touche les moines. Ceux-ci, en plus de faire vœu de chasteté, doivent avoir très peu de contact avec les femmes. Je ne savais pas vraiment comment me comporter en cours avec eux... Est-ce que je peux m'asseoir à côté d'eux ? Est-ce que je peux leur tendre un stylo ? Est-ce que je peux les interroger en cours ? Et puis j'ai fini par les considérer comme

des élèves lambda, j'avais les mêmes exigences envers eux et n'hésitais pas à les envoyer au tableau. Ça m'est quand même arrivé une ou deux fois de toucher un moine en cours, et le mouvement de recul de ce dernier m'a vite rappelé sa condition de moine !

Les moines n'ont pas le droit de manger le soir non plus. Je m'en suis rendu compte lorsqu'un de mes élèves moine est venu dormir à la maison avec une vingtaine de ces camarades. On lui tend une assiette comme tout le monde mais il refuse. Il est culoté ce moine ! Il ne veut même pas goûter la nourriture qu'on a préparée pour lui avec amour ?! Il nous explique alors qu'il n'en a pas le droit...Je file à l'épicerie au bout de la rue pour lui acheter un jus de fruit et un coca. Oui parce que le coca, ça par contre il a le droit ! C'est comme les portables, les tablettes, les cigarettes...que les moines la pagode ont le droit d'avoir ou de consommer. J'ai trouvé leur mode de vie un peu contradictoire par moment.

6. Les temples d'Angkor

Si je vous dis Cambodge vous pensez ... ?

- Temples d'Angkor
- Khmers rouges

Les deux seules réponses que l'on obtient de la plupart des gens. Moi-même, avant de venir au Cambodge, je ne connaissais rien à ce pays. Je crois que je ne savais même pas qui étaient les Khmers rouges...

Les temples d'Angkor sont l'attraction majeure au Cambodge. La plupart des touristes au Cambodge sont des Vietnamiens, des Coréens ou des Chinois qui viennent passer un long weekend au Cambodge, ou plutôt devrais-je dire dans les temples d'Angkor. Et les Européens font généralement un tour de l'Asie sans consacrer beaucoup de temps au Cambodge, pour la plupart ils ne visitent que les temples d'Angkor sans rien voir d'autre du pays. Il faut dire que les temples sont particulièrement majestueux et impressionnants.

La zone des temples est très large, elle s'étend sur plus de 400 km² et regroupe plusieurs centaines de temples, des bassins et des routes de communication. La zone des temples est habitée, de nombreux villages sont dispersés dans le parc. On en traverse quelques-uns lorsque, en tuk-tuk, on se rend d'un temple à l'autre. Les villageois y pratiquent l'agriculture, et en particulier la riziculture. Ils profitent également de tous les touristes (et il faut dire qu'ils sont nombreux, 3.3 millions en 2012) pour gagner de l'argent. Il y a beaucoup d'échoppes et de petits magasins au sein des temples, et on voit beaucoup d'enfants qui essaient de vendre des souvenirs en tout genre (cartes postales, bracelets, magnets...) aux touristes. C'est le cas d'une grande majorité de mes élèves. Je les croisais souvent lorsque j'étais à moto et que je rentrais à Siem Reap. Je les voyais parlementer avec les touristes pour les convaincre de leur acheter quelque chose. Ça me faisait mal au cœur, mais je ne pouvais pas y faire grand-chose...C'est d'ailleurs en fréquentant les touristes que les enfants ont appris quelques mots et phrases type en anglais !

II. Mon environnement proche

Pendant 9 mois, j'ai travaillé au sein de l'association Ecole du Bayon. Ma plus grosse responsabilité était de donner des cours d'anglais dans l'école primaire qui se trouve dans la pagode Wat Preah Sear, dans l'enceinte des temples d'Angkor, tout près du temple du Bayon.

1. L'éducation au Cambodge

L'éducation est un gros problème au Cambodge. Comme pour tout gouvernement autoritaire, l'éducation de la population n'est pas la priorité du gouvernement cambodgien. Très peu d'argent est donc consacré au secteur de l'éducation, ce qui a de lourdes conséquences : il manque des professeurs et ceux qui exercent sont bien souvent corrompus. Les salaires des professeurs sont ridiculement bas, ils profitent donc de leurs élèves pour arrondir leur fin de mois : quelques dollars pour avoir une bonne note, un peu plus pour passer au niveau supérieur etc.

L'école est publique, il n'y a pas de frais de scolarité mais les familles doivent payer les uniformes, les livres et les fournitures scolaires. L'école va du grade 1 (maternelle) au grade 12 (terminale) et un examen final clôture la scolarité, l'équivalent du baccalauréat français. Les élèves ont cours du lundi au samedi, mais seulement sur une demi-journée. Les matières enseignées sont très similaires aux matières enseignées dans les pays occidentaux, en témoigne l'emploi du temps d'un élève de grade 5 (CM2) :

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi
14h-15h30	Sociologie I	Khmer	Maths	Khmer	Sciences
16h-17h	Sociologie II	Khmer	Maths	Maths	Dictée

Sociologie I : morale, éducation civique, bonnes manières

Sociologie II : géographie, histoire

Les taux de scolarisation et d'alphabétisation sont très bas au Cambodge. Il y a beaucoup d'abandons : plus d'un enfant sur deux quitte l'école avant d'avoir atteint un niveau d'alphabétisation suffisant pour qu'il dure. En 2011, selon l'Unicef le taux d'alphabétisation des 15-24 ans est de 87%, 85% des jeunes vont à l'école primaire mais seulement 45% fréquentent l'école secondaire. Les filles se marient jeunes et arrêtent leurs études, les garçons trouvent un emploi avant la fin de leur scolarité. Les enfants doivent apporter de l'argent à leur famille.

2. Mon association : l'Ecole du Bayon

Très peu d'écoles sont construites dans les villages autour des temples, et toutes les familles n'ont pas les moyens d'envoyer leurs enfants à l'école à Siem Reap. D'une part parce que c'est loin et qu'il faut un vélo ou une moto pour y aller. Toutes les familles ne peuvent pas s'offrir de tels moyens de locomotion. D'autre part, les parents ont besoin de leurs enfants pour travailler à la maison ou aux champs. Si l'aller-retour jusqu'à l'école est trop long, c'est autant de temps de perdu qu'ils auraient pu consacrer à travailler. C'est là que notre association entre en jeu et répond à leur besoin : l'école est située elle aussi dans les temples, elle est donc plus proche des villages et des enfants. Il faut tout de même compter parfois jusqu'à 10 km entre le village et l'école.

2.1. Ecole du Bayon : une ONG toute récente

Un moine de la pagode Wat Preah Sear avait décidé de recueillir des orphelins et de leur assurer un minimum d'éducation. Il accueillait une dizaine d'enfants par an. Un jour Marcel, un jeune Français vivant au Japon, entend parler de ce moine et veut l'aider. Il apporte une aide financière et fournit régulièrement de la nourriture jusqu'à la pagode pour les moines et les orphelins. Lors d'une de ses visites, le moine en question meurt d'une crise cardiaque devant Marcel. Ce dernier décide alors de reprendre le flambeau et monte une école primaire dans la pagode pour poursuivre l'aide apportée aux enfants. Il entre en relation avec des professeurs khmers et demande à un Khmer en qui il a entièrement confiance, Kong, de devenir l'administrateur de l'école. L'association Ecole du Bayon est ainsi créée en 1997.

Actuellement, Marcel ne s'occupe plus de l'association, c'est Vincent Robert en France qui est en charge du fonctionnement et du développement de l'Ecole du Bayon. Au Cambodge, c'est toujours Kong qui est l'administrateur de l'association, et des volontaires sont recrutés pour assurer la communication, la gestion de projets et les cours d'anglais. L'association est financée presque exclusivement par du parrainage et par des dons. Les fonds viennent principalement de la France, et la plupart des parrains sont français. Les élèves savent qu'ils sont parrainés et peuvent correspondre par lettres avec leur parrain.

2.2. Le fonctionnement de l'école

Aujourd'hui l'école primaire compte environ 200 enfants, du grade 2 au grade 5. Cependant les enfants sont bien plus âgés que les enfants français de l'école primaire. Ils ont été scolarisés beaucoup plus tard et par exemple plusieurs élèves du grade 5 (CM2) ont entre 17 et 19 ans. Les enfants viennent des villages aux alentours de la pagode, leur famille est pauvre voire extrêmement pauvre. J'ai eu l'occasion de visiter certaines familles de mes élèves au mois de juin, et j'ai eu un choc. Je me souviens d'une jeune fille, Pheap, qui vit seule avec sa grand-mère car sa mère l'a abandonné pour suivre un autre homme. Elles vivent toutes les deux dans un taudis : il n'y a pas de plancher, elles vivent à même le sol, des plaques de tôle font office de murs et de toit, deux lits et une armoire sont tout le mobilier dont elles disposent. Elles font la cuisine dehors, sur un feu. C'est dans ces moments-là que je me suis rendu compte que notre association est vraiment utile ! Jusqu'à présent il n'y avait pas de processus de recrutement pour les élèves. Tous ceux qui voulaient venir le pouvaient. Mais l'association prenant de plus en plus d'ampleur, il faut désormais que les choses soient plus encadrées. C'est pourquoi une sélection sera mise en place à partir de la rentrée 2013.

Il y a 5 professeurs khmers en tout : Samoy qui s'occupe des grades 3 et 4 et qui est aussi le directeur de l'école, Kunthea qui s'occupe du grade 2, Sreyroth qui s'occupe du grade 5, Sameth qui fait les cours d'anglais avec Elodie et moi l'après-midi et Neang qui fait les cours d'anglais avec moi le matin.

Les élèves n'ont pas à payer leurs uniformes et leur matériel scolaire, l'association les leur fournit. Le programme est le même qu'à l'école publique classique, à la différence d'une heure d'anglais par jour obligatoire pour tous les élèves. Les grades 2 et 3 ont cours le matin et une heure d'anglais l'après-midi ; les grades 4 et 5 ont cours l'après-midi et une heure d'anglais le matin.

2.3. Ecole du Bayon : une ONG en pleine expansion !

L'association Ecole ne s'arrête pas à l'école primaire. Les élèves doivent aller au collège et au lycée à Siem Reap, et nous les aidons financièrement. Nous leur achetons un vélo, les fournitures scolaires, les uniformes et nous leur fournissons un peu d'argent de poche tous les mois. Et cette année, nous avons décidé de suivre nos élèves jusqu'aux études supérieures, pour ceux qui en font. Nous les aidons à

s'orienter, en répertoriant les universités et les formations professionnelles qui existent à Siem Reap et en organisant un forum des métiers. C'est ainsi que Lim va pouvoir intégrer l'école hôtelière Paul Dubrule à Siem Reap en septembre 2013.

D'autre part, un programme de santé va être mis en place pour aider nos élèves et leur famille. Cela comprend une visite médicale annuelle, les vaccinations basiques, une aide médicale à proximité...Des paniers-repas vont également être distribués aux familles les plus pauvres, qui n'ont même pas de quoi se nourrir.

Enfin, le problème de la formation professionnelle est crucial pour nos élèves. C'est pourquoi l'association Ecole du Bayon se diversifie et prévoit d'ouvrir une école de pâtisserie à Siem Reap en septembre 2014. La formation, d'une durée d'un an et comprenant des stages, sera accessible aux jeunes filles de l'école du Bayon.

CHAPITRE 2 :

« QUE VIENS-TU FAIRE ICI ? »

I. Ma mission et les remises en question qu'elle a engendrées

1. Le contenu de la mission

1.1. Le cadre dans lequel je suis partie

Mon école de commerce propose aux élèves de mettre une année entre parenthèses et de la consacrer à un projet qui nous tient à cœur. C'est une année supplémentaire dans le cursus scolaire, mais quelle année ! C'est une belle opportunité pour réaliser un rêve ! Même si très peu d'élèves ont saisi l'occasion (23 élèves sur une promotion de plus de 400 élèves), tous ont passé une année formidable. Certains ont décidé de suivre des cours de philosophie ou d'histoire de l'art dans une fac parisienne, d'autres sont partis découvrir le pays d'origine de leurs parents, d'autres ont fait le tour du monde à vélo...Et moi mon rêve c'était de partir un an en Asie pour faire de l'humanitaire. J'ai appris depuis que le terme humanitaire ne s'employait que pour les situations d'urgence : aide fournie dans les camps de réfugiés, envoi de colis de survie après une catastrophe naturelle...Ce que j'ai fait pendant 9 mois c'était du développement, pour être plus précise. Pourquoi l'Asie ? Parce que c'était un continent sur lequel je n'avais jamais mis les pieds. J'ai donc cherché des associations susceptibles de m'accueillir pendant plusieurs mois, et après quelques jours de recherche j'ai choisi l'Ecole de Bayon, toute petite structure qui recherchait au moins un(e) volontaire pour faire avancer les choses ! Je suis partie du 2 octobre 2012 au 2 juillet 2013, à Siem Reap, pour travailler au service de l'association Ecole du Bayon.

Il faut souligner également que je suis partie en tant que Service Civique. Après avoir eu des échos de ce type de contrat que j'ai trouvé particulièrement intéressant, j'en ai parlé à l'association et nous avons fait les démarches nécessaires pour que celle-ci soit accréditée par l'Agence du Service Civique. Deux postes de Service Civique ont alors été créés pour l'année 2012-2013. Le Service Civique, d'une durée de 6 à 12 mois, est accessible à tous les jeunes de 16 à 25 ans et offre de nombreux avantages : rémunération de l'Etat français, assurance et mutuelle de très bonne qualité, suivi fait par France Volontaires...Le but du Service Civique, créé en 2010, était de renforcer la mixité sociale et l'engagement citoyen par des actions de type

très varié : à caractère éducatif, environnemental, social, sportif, culturel...C'est pourquoi, dans un souci d'accessibilité, aucun diplôme n'est nécessaire pour postuler à un Service Civique. Dans la pratique, les choses sont bien différentes : les associations reçoivent des dizaines de candidatures et une sélection se fait sur la formation et l'expérience. J'ai moi-même participé au recrutement de mon successeur au poste de professeur d'anglais. Etude des CV, lecture des lettres de motivation, entretiens Skype...de véritables entretiens d'embauche ! Vu les exigences, je ne sais pas si moi-même aurais été choisie parmi tous ces candidats aux CV plus complets les uns que les autres. En effet je n'ai aucune formation en enseignement, même si je sais m'occuper d'enfants.

1.2. Mon rôle au sein de l'association

Mon rôle principal était de donner des cours d'anglais aux enfants de l'école du Bayon. L'anglais n'est pas enseigné dans les écoles primaires au Cambodge, mais seulement à partir du Grade 7 (équivalent 5^{ème}). Cependant quand ils en ont les moyens et le temps, beaucoup d'élèves de primaire suivent des cours d'anglais dispensés par diverses ONG dans les villages. Pas nécessairement des ONG d'ailleurs ! Nous avons rencontré un Khmer, Sopheak, qui parle bien anglais et qui a décidé de monter une petite école d'anglais chez lui, pour les enfants de son village. Il est un peu aidé financièrement par une association, mais reste totalement indépendant. Il fait ses cours comme il le souhaite, il est très appliqué et prend très à cœur son rôle de professeur d'anglais. On l'a rencontré en se promenant dans la campagne cambodgienne et il nous a proposé de venir passer quelques heures avec ses élèves, afin que ceux-ci aient la possibilité de parler anglais avec des étrangers.

Si les enfants ont tellement envie d'apprendre à parler anglais, c'est que l'anglais est indispensable pour trouver un métier intéressant et bien payé au Cambodge, en particulier à Siem Reap qui est le lieu le plus touristique du pays. Et les enfants le savent pertinemment ! Quand, en cours, je leur posais la question « Why do you want to study English ? », la plupart répondait : « Because I want to have a good job. » C'est presque plus important de bien parler anglais que d'avoir un diplôme.

Pour répondre à ce besoin, l'école du Bayon a donc décidé d'ouvrir des cours d'anglais pour les élèves. Avant mon arrivée, une volontaire italienne donnait des cours d'anglais une ou deux fois par semaine. On a décidé qu'il serait plus intéressant pour eux que tous les élèves aient des cours d'anglais de façon plus régulière. J'ai donc donné une heure de cours d'anglais par jour à chaque grade, soit 4h de cours d'anglais, du lundi au vendredi. J'assurais les cours d'anglais en binôme ou en trinôme. Le matin j'enseignais aux plus grands, les grades 4 et 5, avec Neang, un Khmer de 27 ans qui prend des cours d'anglais à l'université et qui vit à la pagode avec les moines. L'après-midi, Elodie et moi donnions des cours en compagnie de Sameth, la cinquantaine, qui est aussi directeur d'une école. C'était important de travailler avec un Khmer, déjà pour se faire comprendre des élèves. En effet à mon arrivée je ne parlais pas un mot de khmer donc j'avais besoin de Neang pour faire la traduction aux élèves.

En plus d'assurer les cours d'anglais et de les préparer, j'aidais Elodie sur les projets annexes et sur la communication. Je rédigeais des articles pour la page Facebook et pour la newsletter de l'association, j'ai organisé et animé le Forum des Métiers, j'ai fait quelques visites de famille...

2. Que viens-tu faire ici ?

Mon identité et mon rôle au sein de l'association ont été remis en question très tôt dans le déroulement de ma mission. France Volontaires a organisé une réunion des volontaires français d'Asie du Sud-Est à Siem Reap fin octobre. C'était l'occasion que chacun partage, sur plusieurs jours, son expérience sous forme d'interventions, de groupes de réflexion, de mises en scène...Même si je venais à peine d'arriver, j'ai décidé d'y assister pour rencontrer la communauté des volontaires français en Asie et surtout pour avoir un retour sur leur expérience. Mais mon enthousiasme est vite tombé quand j'ai été confronté à la réaction de certaines personnes...

2.1. Toi, en école de commerce, tu viens faire du développement ?

J'avais compris même avant cette réunion France Volontaires, que dans la communauté des volontaires français, la notion de commerce est un peu la « bête noire ». Donc lorsque je rencontrais des gens, j'essayais d'éviter de dire ce que je faisais en France pour ne pas avoir à subir leur regard étonné voire sarcastique. Puis lors d'une intervention sur le volontourisme³, un jeune homme a parlé d'une volontaire issue d'une école de commerce dont il s'était occupé, et a dit quelque chose comme « commerce et humanitaire, où est le rapport ? » J'imagine que pour lui une personne qui s'intéresse au commerce a pour but principal de faire de l'argent, et ne se préoccupe pas de questions humaines ou sociales.

Moi qui ne savais déjà pas trop ce que je faisais en école de commerce, ces différentes remarques m'ont beaucoup affectée. D'autant plus que des personnes de mon entourage proche, comme ma collègue Elodie, pensaient la même chose. Elle non plus ne comprenait pas pourquoi je venais travailler avec elle pour l'École du Bayon.

J'ai eu l'impression que pour la plupart des volontaires, les notions de commerce et de développement étaient contradictoires. Je n'ai pas compris cette généralisation : bien sûr qu'il existe des gens qui ne sont motivés que par le profit et qui ne perdent pas de temps sur des questions de société, de développement humain. Mais ce n'est pas le cas de tous les étudiants d'école de commerce, loin de là. Je développerai cette idée plus loin dans cette partie.

Cependant, au fil du temps je me sentais de plus en plus à l'aise dans un pays que je commençais à apprivoiser. J'avais par conséquent de moins en moins de mal à assumer mon parcours académique. J'avais même envie de clamer haut et fort que je venais d'école de commerce, pour que les gens revoient leurs préjugés sur ce milieu.

2.2. Toi, française, tu viens donner des cours d'anglais sans n'avoir eu aucune formation dans l'enseignement ?

Au cours de cette même intervention sur le volontourisme, l'intervenant dénonçait également les personnes qui venaient pleines de bonne volonté apporter leur aide à une ONG, mais qui n'avaient aucune formation dans le domaine. Selon lui, il est essentiel d'être formé aux métiers de la gestion de projet en ONG pour pouvoir prétendre travailler dans ce milieu. Une personne du public lui a demandé s'il ne trouvait pas ça un peu élitiste, le fait de devoir faire des études pour aider les populations dans le besoin, et a donné comme exemple Service Civique (qui, comme je l'ai expliqué plus tôt ne requiert aucune formation

³ Volontourisme : pratique assez répandue qui consiste à donner du sens à ses vacances en faisant quelques jours voire quelques semaines de volontariat pendant son séjour.

en particulier). Il lui a alors répondu que pour lui le Service Civique était très mal conçu, puisqu'il était plus politique qu'autre chose. Selon lui, les gens n'ont pas les compétences requises pour assurer leur mission et ils ne sont pas assez suivis. Il considère que ces personnes-là font plus de mal que de bien en voulant rendre service. Sur le coup ça m'a mise en colère et m'a rendu triste ! Parce que tout d'un coup ma mission n'avait plus aucun sens pour moi ! En quoi est-ce que je suis légitime pour donner des cours d'anglais alors que je ne suis même pas professeur d'anglais ? Est-ce que je suis vraiment nécessaire à l'association ? Est-ce que je ne fais pas plus de mal que de bien ? Est-ce que j'ai ma place ici ?

De plus, au cours du déjeuner j'ai discuté avec un monsieur qui travaille pour France Volontaires Asie. Après s'être brièvement présenté il me demande ce que je fais au sein de l'Ecole du Bayon. « Je donne des cours d'anglais. », « Tu es prof en France ? », « Non. », haussement d'épaule presque dédaigneux. J'ai ressenti de la désapprobation chez cet homme comme chez d'autres personnes de France Volontaire vis-à-vis de mon Service Civique. Je ne voyais plus l'intérêt de rester 9 mois pour faire quelque chose pour laquelle je n'étais pas qualifiée.

C'est vrai, je ne suis pas professeur et encore moins anglophone. C'est vrai que je n'ai pas fait d'études en rapport avec le développement. Ce n'est pas pour autant que je ne m'intéresse pas aux problématiques du développement. Au contraire, j'avais envie d'en savoir plus et d'aller sur le terrain. Mais du coup, est-ce que je n'étais pas égoïste en faisant cela ? Est-ce que je ne cherchais pas à assouvir ma curiosité au détriment de la population locale, dans le sens où je n'avais aucune qualification ?

Voilà toutes les questions que je me suis posées pendant ces 9 mois de mission au Cambodge. Et maintenant que je vous ai exposé les reproches qui m'ont été faits au cours de ma mission, je vais tenter de légitimer ma place au sein de l'ONG Ecole du Bayon. Ma place aussi bien en tant qu'étudiante en école de commerce qu'en tant que professeur d'anglais sans expérience.

II. Moi, Agathe, étudiante en école de commerce

Je vais commencer, dans cette sous-partie, par expliquer mon statut d'étudiante en école de commerce qui vient faire du développement dans un pays du Sud, le Cambodge.

1. Vouloir un commerce différent

Tout d'abord, je suis partie dans un cadre un peu particulier. Cette année sabbatique a été approuvée, et même encouragée par mon école. Elle est très justement appelée Année de Projet Individuel. C'est l'école qui propose aux élèves de consacrer une année au milieu de leurs études pour réaliser un projet qui leur tenait à cœur, voire un rêve ... Il est bien précisé que cette année ne doit avoir aucun lien avec les cours et ne peut pas être consacrée à un stage. Par exemple, un garçon a fait le tour de l'Amérique du Sud à vélo, une jeune fille est partie vivre en Algérie pour découvrir son pays d'origine, une autre a fait un tour de l'Asie après avoir fait quelques mois de woofing⁴ en Australie...Cependant, j'ai dû rédiger un dossier pour convaincre l'administration que le projet que je souhaitais entreprendre était sérieux et qu'il serait enrichissant d'un point de vue personnel.

Si l'école a validé mon dossier, c'est qu'elle considérait que le projet était pertinent. Même si cette année était comme une parenthèse au milieu de mes études, d'un certain côté elle complète mon parcours académique grâce à tous les enseignements que j'en ai tiré, et que je n'aurais pas pu apprendre sur les bancs de l'école.

En effet, pendant une première année d'étude, priorité est donnée au sens du profit, à la stratégie des affaires, aux mécanismes financiers optimisant etc. Ces différents apprentissages n'avaient pas beaucoup de sens pour moi. J'étais lassée de devoir optimiser sans cesse tous mes raisonnements afin de faire le plus de bénéfices possible. Cependant le but n'était pas non plus de renier cet enseignement mais plutôt de lui donner un sens, de l'ancrer dans une préoccupation humaine et sociale. Je me suis rendue compte que ce que j'avais appris me servait pour mener à bien les projets de l'association. Cette année m'a donc aidée à redonner un sens à mes études : je n'ai pas reçu un enseignement inutile, bien au contraire ce sont des bases qui pourront me resservir dans n'importe quel secteur d'activité.

D'autre part, je pense que prendre du recul sur mes études, et faire quelque chose de complètement différent pendant un an était presque essentiel pour mieux comprendre le milieu dans lequel je m'apprête à travailler. Je me souviens d'une réflexion de mon frère lorsque, quelques mois avant le départ, j'avais des doutes et n'étais plus aussi sûre de vouloir me lancer dans cette expérience. Il m'a assez justement fait remarquer que beaucoup de jeunes foncent dans leurs études tête baissée, décrochent un stage de fin d'études qui débouche sur une embauche, et se retrouvent sur le marché du travail sans n'être jamais sortis de leur « bulle de confort » et sans avoir réellement appréhendé le monde extérieur dans lequel ils prendront vraisemblablement des responsabilités. Je pense que si tous les jeunes d'école de commerce partaient vivre un an dans un pays en développement, ils auraient certainement une approche plus humaine du management. Cela pourrait leur donner envie d'un commerce plus social, qui n'ait pas uniquement pour but d'amasser de l'argent mais de répondre à un besoin sociétal.

⁴ Le woofing, qui vient de l'acronyme WWOOF (Willing Workers On Organic Farms) est un travail bénévole au sein d'une ferme d'agriculture biologique. Cette pratique est particulièrement répandue en Australie.

2. Besoin de rencontrer d'autres cultures

Dans un monde où les interactions entre pays sont de plus en plus importantes, il semble indispensable pour un jeune de vivre une expérience d'interculturalité. Si je n'avais jamais été formée à toute cette thématique de l'interculturalité et si je n'avais moi-même pas vécu un choc culturel, peut-être que je serais moins ouverte d'esprit et moins apte à m'adapter. J'ai appris grâce à la formation Intercordia, qu'il ne fallait jamais juger une culture mais plutôt essayer de la comprendre, observer avant d'agir. Je vais donner un exemple qui va parler de lui-même. Une des idées de l'association pour récolter des fonds localement était de vendre des cartes postales à plusieurs hôtels de Siem Reap. Après nous être assurées que la demande était bien réelle, nous avons contacté une entreprise pour qu'elle nous imprime des cartes postales au format et en quantité convenus. Nous avons demandé 800 cartes postales, 100 exemplaires de chacun des 8 modèles que nous avons sélectionnés. Quelques jours plus tard une femme vient à moto jusque chez nous pour nous livrer nos...8 000 cartes postales ! Soit 10 fois plus que ce que nous avons demandé. En plus d'une facture bien plus salée que prévu, nous nous sommes retrouvées avec une quantité monstrueuse de cartes postales sur les bras. Mais au Cambodge j'ai appris que rien ne sert de crier. Cela ferait perdre la face à notre interlocuteur et ce dernier se rétracterait immédiatement. Plus de dialogue serait alors possible. Donc au lieu de nous énerver et de refuser de payer les cartes postales supplémentaires comme nous l'aurions peut-être fait en France, nous avons convenu d'un accord avec l'entreprise : nous ne payerons les cartes postales supplémentaires qu'au fur et à mesure que nous les écoulons. A chaque culture sa manière de fonctionner, et c'est important de le savoir quand on prétend à une carrière internationale.

Ce que j'ai notamment apprécié durant mon séjour au Cambodge, c'était le fait de pouvoir échanger des compétences techniques avec les personnes avec qui je travaillais. On peut dire que les compétences que j'ai acquises durant ma première année d'école de commerce légitiment ma place au sein de l'ONG car elles ont participé à son développement. Lorsque j'ai soumis l'idée d'un forum des métiers au président de l'association, il a tout de suite validé l'idée et a ajouté : « On sent bien que tu viens d'une école de commerce ! » J'ai ainsi été responsable de l'organisation d'un forum des métiers à destination des lycées supportés par Ecole du Bayon. Le but du forum des métiers était de permettre aux jeunes de rencontrer des professionnels khmers afin qu'ils en apprennent plus sur une profession en particulier et qu'ils puissent poser leurs questions. Le but était également de leur montrer que des Khmers comme eux pouvaient très bien s'en sortir et gagner leur vie correctement. Les jeunes comme les professionnels ont participé à cette rencontre avec plaisir et le forum sera réorganisé chaque année. C'est donc en accueillant des volontaires étrangers et issus de milieux différents que l'association peut grandir et s'enrichir.

Si j'ai pu apporter mes compétences à l'association, j'ai également beaucoup appris auprès des Khmers.

3. Mieux se connaître pour mieux s'accomplir dans sa vie professionnelle

Le fait de se confronter à une autre culture m'a permis de découvrir ou d'acquérir de nouvelles qualités. J'ai appris à surmonter ma nervosité devant un public nombreux. En effet les premiers jours de cours n'ont pas été évidents. J'avais peur devant mes élèves, je ne savais pas vraiment comment me comporter, je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. J'ai également appris la diplomatie. J'ai dû apprendre à choisir mes mots pour parler à Neang, le professeur d'anglais avec qui je travaillais, ce que je pensais du déroulement des cours. Je ne pouvais pas être trop sévère pour ne pas lui faire perdre la face, mais il fallait que je lui fasse comprendre ce qui, selon moi, allait ou n'allait pas. Et puis j'ai dû apprendre à lui faire confiance car c'est lui

qui traduisait en khmer aux enfants. Et comme je ne comprenais pas du tout le khmer lorsque je suis arrivée au Cambodge, je ne pouvais que m'en remettre à sa bonne foi. Cette expérience au sein de l'association Ecole du Bayon m'a fait relativiser, j'ai revu mon échelle de valeurs. Par exemple, je place aujourd'hui les relations humaines en haut de mon échelle de valeurs. Ce que j'ai pu voir des visites des familles m'a donné envie de consacrer du temps à mes proches et aux autres de manière générale. J'ai également revu ma notion de l'engagement. Je sais maintenant qu'un engagement ne peut pas être rompu et qu'il s'inscrit dans la durée.

Pour mieux me connaître, j'avais besoin de partir un an loin de la France et de mes repères pour me prouver une indépendance de vie et de pensée. Pour prendre le temps de réfléchir aux valeurs qui sont les miennes, à ce que j'attends de la vie aussi bien au plan professionnel que personnel. En étant loin de tout ce qui m'était familier, j'ai pu découvrir ma véritable identité. En fait, je dirais que c'est même plutôt au retour en France que j'en ai appris plus sur moi-même. En France, avant cette expérience, j'étais une certaine personne ; au Cambodge j'étais quelqu'un d'autre. Je me suis adaptée au mode de vie cambodgien et aussi au mode de vie d'Elodie qui était mon seul repère. Je m'y suis peut-être un peu trop adaptée d'ailleurs, mettant de côté une partie de ma personnalité. Ce n'est qu'à mon retour que j'ai su faire la part entre ces deux personnes et garder ce qui me correspondait le plus dans chacune d'elle.

III. Moi, Agathe, professeur d'anglais

1. Des compétences avérées

Je n'ai effectivement aucune expérience dans l'enseignement, et je ne suis pas anglophone. Cependant, étant donné le niveau d'anglais des élèves, mon niveau d'anglais était suffisant pour leur faire cours. Le but n'était pas que les enfants deviennent bilingues en une année, mais plutôt de leur apprendre l'anglais de manière ludique afin qu'ils puissent le parler à peu près correctement pour les plus grands, et que les plus petits connaissent du vocabulaire. Les cours d'anglais que j'ai suivi pendant toute ma scolarité m'ont donné assez de méthode pour que je puisse assurer une leçon. Une des professeurs de l'école m'a aidée à avoir confiance en moi en m'avouant qu'elle demandait aux élèves un exemplaire supplémentaire des supports papier que je leur fournissais. Elle m'a dit que mes cours étaient bien faits et qu'elle voulait essayer d'apprendre de son côté. Si je n'avais pas une méthode de travail digne d'un professeur de l'éducation nationale, j'arrivais au moins à faire comprendre une leçon.

De plus, beaucoup de professeurs d'anglais khmers, dans le secteur public, n'ont pas de diplômes et s'improvisent plus ou moins professeur, à commencer par Neang et Sameth. Neang prend des cours d'anglais à l'université à Siem Reap en vue de devenir professeur d'anglais, mais il n'est pas professeur pour autant. Et Sameth n'a jamais pris de cours d'anglais. Plus tôt dans ma réflexion je parle d'un certain Sopheak, un Khmer qui a improvisé une école d'anglais chez lui mais qui n'a pas d'expériences dans l'enseignement pour autant. Il faut garder à l'esprit que les enfants auxquels je donnais des cours d'anglais avaient un niveau très bas. Je n'avais pas besoin de connaissances très poussées en anglais, et ce que je leur apprenais était certainement mieux que rien. Est-ce qu'il vaut mieux un professeur d'anglais francophone et sans diplômes ou pas de professeur du tout ? Je pense qu'il est préférable que les enfants aient des cours d'anglais, même si leurs professeurs ne sont pas diplômés.

Les enfants ont appris beaucoup de chose cette année, et leurs résultats aux tests m'ont clairement montré qu'ils avaient progressé. En outre, il faut le rappeler, j'étais en binôme avec un Khmer qui était là aussi pour me reprendre si besoin.

Un point essentiel de mon travail est que je suis restée pendant la quasi-totalité de l'année scolaire (je n'ai pas pu assurer le mois de Juillet). Cela fait une grosse différence avec les bénévoles qui ne restent que quelques mois voire quelques semaines. En effet, un des reproches principaux qui est fait aux bénévoles étrangers qui viennent donner des cours d'anglais pour quelques mois seulement, c'est qu'ils déstabilisent les élèves plus qu'autre chose. Ces derniers voient défiler 4 ou 5 professeurs d'anglais différents pendant l'année scolaire, soit autant de personnalités et de méthodes de travail différentes. De plus les bénévoles ont du mal à suivre ce qui a déjà été vu ou non en cours et organisent leur programme comme ils le souhaitent. Bref, c'est troublant pour les élèves qui ne peuvent pas progresser correctement. Au contraire, j'ai appris à connaître les élèves individuellement, leurs points forts, leurs points faibles, je suivais leurs progrès...Et ce n'est qu'au bout de 5 ou 6 mois que s'est construite une relation de complicité entre les élèves et moi. J'ai élaboré un programme pour l'année et essayais de m'y tenir. Mes cours avaient du sens les uns par rapport aux autres, et les élèves étaient dans un cadre propice aux progrès.

Enfin j'aimerais raconter une anecdote qui démontre bien que l'on n'a pas besoin d'avoir un diplôme d'enseignant pour apprendre des bases d'anglais à de jeunes Khmers défavorisés. Je discutais avec un de mes amis khmers qui a maintenant une trentaine d'années et qui parle très bien l'anglais. Je lui ai demandé

où il avait appris à si bien parler l'anglais, et il m'a répondu qu'il n'avait jamais suivi de cours d'anglais mais qu'il essayait de pratiquer avec des étrangers. Pendant son temps libre, il allait dans les lieux fréquentés par les touristes dans Siem Reap, au bord de la rivière par exemple, et abordait des étrangers pour discuter avec eux. Je ne voulais pas y croire. Peut-on vraiment apprendre autant juste en discutant avec des étrangers ? Oui, c'est possible, j'en avais la preuve devant moi.

2. Un enrichissement pour les élèves

Comme je l'ai dit précédemment, le but n'était pas de faire un cours magistral pendant une heure, en donnant toutes les règles grammaticales possibles et imaginables de la langue anglaise. Le but était de leur apprendre les bases de la langue, et de les faire parler anglais. Plus que de simples cours, j'ai compris par l'intermédiaire de Kong, l'administrateur de l'école, que les cours en général et les cours d'anglais en particulier, étaient un moyen pour les élèves d'échapper à leur quotidien pas toujours rose. Les élèves viennent à l'école pour apprendre bien sûr mais aussi pour se changer les idées, pour retrouver leurs amis et pour avoir un cadre de vie plus sain que chez eux. C'est notamment pour cela, me disait Kong, que l'école ne ferme presque jamais les jours fériés : les enfants préfèrent venir à l'école plutôt que de rester chez eux.

Avoir une enseignante française était aussi une source d'enrichissement pour les élèves. J'ai partagé avec eux des informations sur ma culture : on a fait des masques pour Halloween, je leur ai expliqué Noël et le Père-Noël, Pâques et les œufs en chocolat, je leur ai parlé de Paris...Ils avaient l'air heureux d'en apprendre un peu plus sur le monde, ils étaient curieux. Et en tant qu'Occidentale, j'ai également pu leur inculquer des valeurs qui ne sont pas vraiment mises en avant au Cambodge. J'ai insisté sur l'importance de l'éducation pour leur vie future. Au mois d'octobre, une ancienne élève de l'école du Bayon, Kanha, qui est maintenant à l'université, est venue parler de l'importance de l'éducation devant les élèves. Et j'incitais Neang à sans cesse rappeler aux élèves d'être assidus dans leur travail. Leurs propos avaient certainement plus d'impacts que les miens, car Kanha et Neang étaient tous les deux assis à la place des élèves quelques années auparavant. J'ai mis un point d'honneur à leur faire respecter l'intégrité. Toute personne prise en train de tricher pendant les tests était réprimandée. Ça leur a fait bizarre parce qu'au Cambodge les professeurs ferment les yeux sur la tricherie. Au pire, un billet peut leur faire oublier ce qu'ils ont vu. Au début je n'osais pas dire grand-chose, je ne voulais pas imposer mes conceptions occidentales. Puis je me suis dit que tricherie et corruption n'étaient pas si éloignées que ça, et que si je leur apprenais à être intègres à leur âge peut-être qu'ils refuseraient la corruption plus tard. Avec Elodie, nous avons tenté de sensibiliser les enfants à la protection de l'environnement. Il y a beaucoup à faire dans ce domaine-là...Il faut dire que leurs conditions de vie sont assez difficiles comme ça pour qu'ils se préoccupent de l'environnement. Pourtant c'est essentiel ! C'est pourquoi on les obligeait à jeter leurs déchets à la poubelle et non pas par terre. Rien que ce petit geste a été difficile à imposer aux élèves, c'est un réflexe pour eux de tout jeter par terre. Il suffit de regarder à ses pieds quand on va dans des restaurants khmers : c'est jonché de serviettes, sacs plastiques, résidus de nourriture...Et pourtant la poubelle n'est pas très loin...

Non seulement j'ai pu leur faire partager quelques parcelles de ma culture, mais ce sont surtout les enfants qui m'en ont appris beaucoup sur la leur ! Et c'est important pour eux de voir que quelqu'un s'intéresse à leur culture, cela les valorise et leur redonne confiance en eux. J'ai participé à plusieurs fêtes religieuses en présence de mes élèves : des mariages, l'inauguration d'une nouvelle pagode, la construction d'un nouveau bâtiment à la pagode Wat Preah Sear...Les élèves m'ont appris à danser, Neang m'a expliqué certaines traditions khmères. Les Khmers de manière générale sont heureux de voir qu'on se plaît au

Cambodge. Ils se sentent honorés que des blancs passent du temps avec eux. J'ai passé un weekend à Kampong Cham, une ville à une vingtaine de kilomètre au Nord-Est de Phnom Penh. J'y ai fait une très belle rencontre : j'ai passé une après-midi entière avec Srey Na, une jeune fille qui m'a invitée chez elle alors qu'on ne se connaissait que depuis quelques minutes. Je me souviens notamment qu'elle était très fière de montrer à tous ses voisins qu'elle était amie avec une blanche.

Enfin, je dirais que ce sont les enfants eux-mêmes qui ont légitimé ma venue en tant que professeur d'anglais. J'ai pu remarquer que les élèves appréciaient les cours et progressaient de jour en jour. Ils prenaient plaisir à venir, n'est-ce pas le principal finalement ? Instaurer un dialogue, en anglais si possible, même si la grammaire n'est pas parfaite ? Ce sont d'ailleurs les élèves qui m'ont redonné confiance en moi et en ma mission quand je n'en voyais plus l'intérêt. Je me disais que je ne pouvais pas les abandonner en cours de route, je m'étais engagée auprès d'eux. Leur faire cours me redonnait le sourire. Et quand je les voyais écouter la leçon avec intérêt et réussir un exercice sans faire aucune faute, je retrouvais toute mon utilité et mon enthousiasme.

3. Aller à l'encontre de l'autre pour se former à une pratique de paix

Pendant ces 9 mois au Cambodge, j'ai essayé de m'immerger dans la culture khmère le plus possible. J'ai appris à parler le Khmer, je suis allée à toutes les fêtes khmères auxquelles on m'a invité, j'ai passé plusieurs nuits chez l'habitant...Par exemple, Elodie et moi sommes parties à vélo pendant trois jours dans la province du Ratanakiri, au Nord-Est du pays. Le but était d'être le plus proche possible de la population. Nous nous arrêtons pour discuter, nous avons dormi dans des villages de minorités...Ces moments-là étaient très intenses et ce sont ceux que je garderai en mémoire le plus longtemps. J'ai remarqué malheureusement que ce n'est pas le cas de tout le monde. Certaines personnes qui vivent au Cambodge ne s'intéressent pas à la culture khmère et ne cherchent pas à développer de véritables liens avec des Khmers. Je me souviens d'une discussion dans un bar Phnom-Penhois tenu par un Français et rempli d'expatriés français. Tous se plaignaient des Khmers, de leur « paresse », du bruit qu'ils font en mangeant...J'en suis venue à me demander ce que des gens comme eux font au Cambodge. J'aurais tendance à penser que s'ils n'aiment pas la culture et la population khmères, ils devraient rentrer en France où s'installer dans un pays dont la culture leur conviendrait mieux.

Je pense que la formation dispensée par Intercordia m'a aidée à accepter la différence culturelle. Contrairement à ce que les gens présumaient, notamment à cause de mon statut de Service Civique, j'ai reçu une formation très complète et de qualité avant de partir au Cambodge. Cette formation m'a permis de vivre au mieux cette rencontre interculturelle et d'en tirer des enseignements. Grâce à Intercordia j'ai compris que le seul fait de vouloir aller à la rencontre d'une autre culture justifiait ma présence au Cambodge. Car cette rencontre montre que le dialogue entre deux cultures très différentes est possible. La devise d'Intercordia est « Se former ensemble à une pratique de paix ». J'ai compris grâce à Intercordia que le fait d'aller à la rencontre d'une autre culture non seulement m'apporte une richesse énorme, mais en plus cela fait tomber les idées préconçues que je pouvais avoir sur l'autre culture. Je pense à Jean VANIER qui dit « A la question posée il y a une dizaine d'année : « Pourquoi tant de violence en ex-Yougoslavie? », je répondais: « Ils ne se connaissent pas ». Pas de Paix, sans capacité de connaître et reconnaître l'autre. » Le projet d'Intercordia c'est « Permettre à des jeunes de se former ensemble à une pratique de Paix par l'expérience transformatrice de la rencontre de l'autre, différent par sa culture et sa condition affective et sociale ». En allant à la rencontre des Khmers, et en leur permettant d'avoir une interaction avec moi, j'ai encouragé une pratique de paix entre deux cultures très différentes.

La rencontre interculturelle et la connaissance de l'autre sont essentielles pour espérer vivre dans un monde en paix. C'est souvent par peur de l'inconnu ou par ignorance que se font les pires atrocités. Or si l'on apprend à connaître l'autre, qui est aussi bien son prochain que soi-même, on avance vers une pratique de paix. Je dis que l'autre peut-être soi-même car on ne sait pas ce que nous pouvons être amenés à faire. Cette idée vient d'Eric-Emmanuel SCHMITT dans son livre La part de l'autre (Edition 20, août 2012). J'ai lu ce livre pendant que je rédigeais ce mémoire et même si l'histoire racontée n'a rien à voir avec mon expérience, j'ai trouvé l'idée très juste. Ce livre est une fiction qui imagine ce que serait devenu Hitler et le monde s'il avait réussi au concours d'entrée des Beaux-Arts. On comprend vite que l'entrée aux Beaux-Arts n'est pas le moment clé de la vie d'Hitler qui l'a transformé en un être ignoble. La grande différence entre Hitler et Adolf H. (Hitler fictif) c'est qu'Adolf H. prend le temps d'analyser ses ressentis et se permet de douter. Hitler fonce tête baissée sans laisser aucune place aux sentiments, il est déshumanisé. J'ai trouvé un passage très juste : « Qu'est-ce qu'un salaud ? Quelqu'un qui n'a jamais tort à ses propres yeux. Qu'est-ce qu'un criminel ? Quelqu'un dont les actes négligent l'existence des autres. Nécessairement, j'ai ces deux pentes en moi, je peux y glisser. »

IV. Moi, Agathe, membre d'une ONG parmi tant d'autres ONG

Au-delà de ma légitimité en tant qu'étudiante en école de commerce ou en tant que francophone n'ayant aucune expérience d'enseignement, peut se poser également ma légitimité au sein de l'ONG Ecole du Bayon. Pourquoi moi ? Pourquoi cette ONG ? Mon action a-t-elle vraiment été utile ? Et l'existence de cette ONG est-elle légitime ?

1. Ma place au sein de l'ONG

Tout au long de ma mission je me suis souvent demandée si ma venue au sein de l'Ecole du Bayon était vraiment utile ou pas. Après tout, l'association aurait pu continuer à fonctionner sans volontaires français. Pourquoi est-ce que je suis venue interférer dans le fonctionnement de l'association ? Est-ce que je ne suis pas venue en perturbateur ? Et une question que je me suis posée à la fin de ma mission, quand est venu le temps des adieux : comment garder contact avec les enfants et faut-il même garder contact avec eux ? En les voyant pleurer autant que moi le jour de mon départ je me suis dit que je n'avais pas le droit de leur faire du mal comme ça. Est-ce que je n'aurais pas mieux fait de ne jamais venir, évitant des au-revoir déchirants ? Parce qu'une fois retournée en France, j'ai retrouvé mon confort de vie français, ma famille et mes amis, mon cocon ; mais les élèves eux vivent toujours dans des conditions de vie déplorables. Comment vont-ils le vivre ?

Après réflexion et en repensant à tous les bienfaits de notre venue auprès des enfants que j'ai pu exposer plus tôt, je pense sincèrement que le fait qu'Elodie et moi soyons venue travailler à Siem Reap pour l'Ecole du Bayon a fait avancer les choses. Nous étions les premières volontaires à travailler pour l'association, et avant nous, Vincent Robert, le président de l'association, n'était pas vraiment au courant de ce qui se passait sur place. Et malgré tout, nous avons apporté des compétences essentielles que les membres de l'association n'avaient pas. Par exemple personne au sein de l'association ne savait se servir d'un ordinateur. C'était un vrai handicap pour communiquer avec la France et pour avancer dans les divers projets. Nous qui savions nous servir d'un ordinateur et d'internet nous avons pu nous rendre plus proches des parrains, développer la communication de l'école grâce aux réseaux sociaux et à la rédaction d'une newsletter, rédiger des dossiers par enfants pour récolter le maximum d'informations sur eux et leur famille etc. De ce point de vue là je pense que notre aide était indispensable. De même j'ai déjà parlé du forum des métiers auparavant. C'était un évènement important pour les lycéens et auquel jamais les professeurs de l'école n'auraient pensé. Une des intervenantes qui était venue nous parler de son métier de vendeuse est venue nous voir pendant le forum des métiers pour nous dire que c'était une très bonne idée et qu'elle aurait beaucoup aimé participer à ce genre de rencontre quand elle était jeune. Cela l'aurait aidée à s'orienter.

J'estime donc que ma présence au sein de l'ONG a aidé celle-ci à se développer. Même au niveau des cours d'anglais, ma façon de travailler combinée à celle de Neang a certainement abouti à une méthode de travail optimale. Au Cambodge, les professeurs font répéter la leçon aux élèves jusqu'à ce que ces derniers s'en souviennent. Les élèves apprennent tout par cœur, ils peuvent passer plusieurs dizaines de minutes à répéter sans cesse la même leçon. Même si je trouvais ça aberrant, j'ai essayé de respecter cette manière de travailler pour ne pas déstabiliser les enfants. Mais pendant les cours d'anglais j'avais aussi envie qu'ils mettent en pratique ce qu'ils avaient appris en faisant des exercices.

2. La place de l'ONG au sein de toutes les ONG déjà existantes

Se pose ensuite la pertinence de l'ONG Ecole du Bayon parmi toutes les ONG qui existent déjà au Cambodge. A l'heure actuelle il existe environ 3000 ONG au Cambodge, ce qui est énorme, dont 300 sont occidentales. C'est un des pays qui accueillent le plus d'ONG au monde. On imagine bien que parmi ces 3000 ONG, certaines doivent être inutiles voire nuisibles. Selon moi, plusieurs points permettent d'évaluer la légitimité d'une ONG :

- **Un besoin identifié et qui vienne de la population aidée.** En effet beaucoup trop d'initiatives viennent des pays occidentaux sans que le besoin ait été formulé par la population concernée. Les projets ne répondant ainsi à aucune attente n'ont pas vraiment lieu d'être et tombent à l'eau. L'association Ecole du Bayon a pour cible les enfants qui vivent dans l'aire des temples d'Angkor. Aucune école n'existait dans les temples au moment de la création de l'association, celle-ci répondait donc à un besoin clairement identifié : l'éducation des enfants des villages aux alentours des temples.
Problème : de plus en plus d'écoles se construisent dans les villages même. Qu'en devient-il de la pertinence de notre école ? D'où le besoin d'augmenter la qualité de l'enseignement dispensé à Ecole du Bayon (avec Angkor Academy notamment), et le besoin de se diversifier (école de pâtisserie).
- **Un travail en collaboration étroite avec des locaux.** Il est essentiel qu'une ONG soit bien ancrée dans le pays dans lequel elle opère, et qu'elle compte des locaux parmi ses membres. L'administrateur de l'école est un Khmer, Kong. Avant de réaliser tout projet nous avons toujours demandé à Kong ce qu'il en pensait. C'est lui qui nous disait si nos idées étaient réalisables ou utopiques. J'ai pu constater de gros décalages entre les attentes du président de l'association en France, et la réalisation des projets sur place. Nous avons notamment pour mission de vendre des cartes postales auprès des hôtels de Siem Reap afin de lever des fonds localement. Un jour sur Skype Vincent, le président, a émis l'idée de faire vendre nos cartes postales auprès des touristes par les enfants. A peine l'idée soumise, Elodie et moi nous sommes regardées avec effarement : comment expliquer à nos élèves, à qui on répète depuis des mois qu'il faut qu'ils viennent en cours, qu'ils doivent maintenant aller vendre des cartes postales aux touristes ? Et puis cela signifiait encourager le travail des enfants ! Depuis la France Vincent ne se rendait certainement pas compte de tout cela, c'est pourquoi il est essentiel d'avoir des personnes sur place.
- **Une passation assurée à la population khmère.** Ce point-là est assez délicat. Certes passer le relais à la population locale est indispensable, encore faut-il le faire au moment propice. C'est une des questions soulevées par Sabine TRANNIN dans son livre *Les ONG occidentales au Cambodge : La réalité derrière le mythe* (2005). Quand est-il opportun de se retirer ? Avant cela il faut s'assurer que les projets sont solides et bien mis en place. Il faut s'assurer que le personnel est assez compétent pour s'occuper du bon fonctionnement de l'association. Pour l'instant l'association Ecole du Bayon est encore jeune, et les Khmers qui en sont membres ne sont pas capables d'en gérer le fonctionnement. La première étape de passation serait de confier la prise en charge des cours d'anglais entièrement à un Khmer.

J'ai développé ici quelques points qui permettent de mieux savoir si une l'action d'une ONG est pertinent ou pas, mais il existe bien d'autres conditions à la création d'une ONG utile.

Il existe un cadre légal pour les ONG au Cambodge, défini par deux documents : le *Memorandum of Understanding between the Royal Government of Cambodia and the NGO*, et le *Code of Ethics*. Les exigences minimales sont :

- Le respect des lois du Cambodge

- La limitation de l'engagement à des projets sociaux d'intérêt commun
- L'envoi de rapports d'activité et financiers au ministre des Affaires Etrangères et de la Coopération internationale
- La limitation des frais de fonctionnement à 25% du budget total de l'ONG
- S'engager à employer plus de Cambodgiens que d'expatriés
- Assurer un transfert des compétences

Même si ces lois ne sont pour l'instant que très peu prises en compte, c'est déjà un bon début d'encadrement des ONG au Cambodge !

3. La place des ONG au Cambodge

Ma place au sein de l'ONG Ecole du Bayon a été remise en question, à la fois parce que je suis issue d'une école de commerce, et aussi parce que je suis francophone et que je n'avais aucune expérience dans l'enseignement. A mon tour, au cours de ma mission, j'ai commencé à remettre en question la place des ONG au Cambodge. La multitude d'ONG est essentiellement due au récent passé du pays : les Khmers Rouges ayant fait table rase de tout semblant d'institutions et d'intellectuels, le Cambodge a eu besoin d'aide extérieure pour se reconstruire à partir de rien. Cependant cela fait maintenant plus de 30 ans que le régime de Polpot a été évincé, et le nombre d'ONG ne cesse de croître. Leur raison d'être est-elle toujours valable ? N'empêche-t-elle pas le gouvernement de reprendre en main les rênes de l'économie ? Eva MYSLIWIEC, fondatrice de l'Institut de recherche sur le développement cambodgien pose la question : « Le Cambodge a survécu à la guerre, il a survécu au régime khmer rouge, il a survécu à l'embargo et à l'isolement international des années 1980, mais survivra-t-il à l'afflux de l'aide et des organismes humanitaires ? »

Je me suis demandé aussi ce que pouvait ressentir les Khmers face à l'afflux de l'aide étrangère. Le Rotary Club de Kyoto est un des gros sponsors de l'école. Ils sont venus une journée à l'école, ont ramené des cadeaux pour les enfants et ont acheté un déjeuner pour chacun d'eux (soit 300 déjeuners). Est-ce que les enfants étaient honteux de recevoir de la nourriture de la part d'étrangers ? Est-ce qu'ils se sentent humiliés et rabaissés ? Est-ce qu'ils sont vraiment reconnaissants ou est-ce qu'ils entretiennent une certaine amertume ?

3.1. Les ONG locales

Il est très difficile d'évaluer le nombre d'ONG locales au Cambodge car toutes ne sont pas enregistrées (l'Ecole du Bayon, par exemple, n'est pas encore enregistrée sur le sol cambodgien), mais elles sont beaucoup plus nombreuses que les ONG occidentales. Dans son livre Les ONG occidentales au Cambodge, la réalité derrière le mythe (L'Harmattan, 2005), Sabine TRANNIN compte deux fois plus d'ONG locales que d'ONG occidentales en 2003. Dix ans plus tard, France Volontaires estime que le ratio est de 1 à 10, soit une multiplication énorme d'ONG locales !

Il est également très difficile d'évaluer le travail de ces ONG car celui-ci n'est généralement pas suivi, il n'existe pas de rapports pour ces ONG qui, pour la plupart, ne compte pas plus d'une dizaine de volontaires.

Je ne m'attarderai pas sur les ONG locales qui, selon moi, ne posent pas le problème éthique que soulèvent en revanche les ONG occidentales.

3.2. Les ONG occidentales

Les ONG occidentales représentent l'aide extérieure, celle qui a été essentielle pour la reconstruction du pays après la chute des Khmers rouges. En 2003, Sabine TRANNIN estimait que les ONG occidentales étaient deux fois plus nombreuses mais apportaient trois fois plus de fonds que les ONG locales, soit 80 millions de dollars chaque année ; et Geneviève KING-RUEL⁵ explique dans son article « Excès d'humanitaire ? Réflexion sur les ONG au Cambodge » (15 août 2008), que plus de 50% du budget du Cambodge dépend de l'aide extérieure. Le Cambodge est donc fortement dépendant des pays du Nord d'un point de vue financier.

Je me suis posée beaucoup de questions sur les ONG occidentales. En quoi nous, Occidentaux, nous octroyons le droit de dicter ce qui est bien ou pas pour le Cambodge ? En quoi nos méthodes sont-elles meilleures et pourquoi doivent-elles être adoptées par les Khmers ? En lisant plusieurs études sur les ONG occidentales au Cambodge j'ai compris que mes questionnements ne sont pas infondés et que la présence d ces ONG présente effectivement certains revers.

3.2.1. Les revers des ONG occidentales

Déjà, les ONG occidentales n'encouragent pas le gouvernement à prendre en charge l'économie du pays puisqu'elles fournissent un travail de qualité. Les quatre secteurs les plus représentées par les ONG occidentales sont le développement rural, l'éducation/la formation, le développement social et la santé. Le gouvernement cambodgien consacre très peu d'argent et d'énergie dans ces quatre secteurs, et en est parfois absent. A quoi bon construire des écoles, former des professeurs ou assurer l'accès à la scolarité de tous les enfants puisque les ONG occidentales le font déjà ?

Une solution à ce problème pourrait être la coopération des ONG occidentales avec le gouvernement du Cambodge, mais la corruption et la bureaucratie empêche bien souvent aux ONG de se frayer un chemin jusqu'à la personne la plus à même de répondre à leurs attentes. C'est un axe d'amélioration sur lequel les deux parties doivent travailler.

Geneviève KING-RUEL parle également d'une fuite de cerveaux vers le secteur humanitaire. Mais alors qui va s'occuper de la politique et des affaires étrangères ? C'est un véritable cercle vicieux : le gouvernement ne s'intéresse pas à l'aspect social de l'économie de son pays, les plus éduqués s'engagent donc dans des ONG pour pouvoir agir à leur niveau, aucun « cerveau » n'intègre le gouvernement pour le révolutionner de l'intérieur et celui-ci reste campé sur ses positions, et ainsi de suite.

Ensuite, les ONG occidentales contribuent involontairement à l'écart de richesse au sein de la société cambodgienne. En effet les salaires versés aux salariés d'une ONG sont beaucoup plus élevés que le salaire moyen. Cela part d'une bonne intention qui est d'assurer au salarié khmer de bonnes conditions de vie, mais c'est aussi la cause de plusieurs problèmes. Par exemple, « les Cambodgiens semblent parfois adopter l'argent avant la cause » déclare Geneviève KING-RUEL dans son même article. Un bon salaire étant garanti, certains n'hésitent pas à proposer leur candidature même si la mission d l'ONG ne les intéresse pas du tout. Puisque ces personnes-là ne se sentent pas concernées par la cause défendue par l'ONG, on assiste à des déviances : absentéisme, manque de professionnalisme, vols d'argent...Les problèmes ne font que s'accroître lorsque les Occidentaux s'effacent pour laisser l'ONG aux mains des Khmers. Néanmoins, les salaires attrayants alloués par les ONG peuvent aussi avoir de bons côtés. D'une part cela permet effectivement à la personne de vivre correctement, d'autre part cela peut motiver les salariés à rester dans l'association. Les professeurs de l'Ecole du Bayon par exemple sont très bien payés, entre 80 (pour les

⁵ Geneviève KING-RUEL est attachée de presse adjointe au Cabinet du ministre de la Santé et des Services Sociaux et ministre responsable des aînés à Montréal.

temps partiels) et 220 (pour le directeur) dollars par mois, soit entre deux et sept fois ce que gagne un professeur dans une école publique. Je discutais avec une des professeurs de l'École du Bayon et elle me disait que jamais elle ne quitterait l'association et au contraire, donnait le meilleur d'elle-même, parce qu'elle était très bien payée. Et, point très important, nos professeurs étant bien payés, ils n'essaient pas de corrompre leurs élèves.

Enfin, les ONG encouragent involontairement la corruption. L'administration est tellement compliquée et corrompue au Cambodge que les ONG n'ont parfois d'autre choix que de verser des pots-de-vin. Je prends l'exemple de l'École du Bayon : nous ne sommes toujours pas enregistrés en tant qu'ONG sur le sol cambodgien, nous sommes donc dans l'illégalité. Mais Kong m'expliquait que si on voulait se faire enregistrer auprès du Ministère de l'Intérieur, notre dossier ne bougerait pas du bureau tant que l'on n'aurait pas donné un pot-de-vin, et cela à chaque étape de l'enregistrement. Cela représente une grosse somme, plusieurs milliers de dollars ! Autrement dit, nous avons le choix entre l'illégalité ou...l'illégalité !

3.2.2. Les défis des ONG occidentales

Sabine TRANNIN écrit que le grand défi pour les ONG occidentales au Cambodge est d'assumer le rôle d'entités modèles et de propager leurs bonnes pratiques dans les autres sphères de la société cambodgienne. « Chaque organisation étrangère rendrait un grand service au pays en intégrant à ses programmes des efforts transversaux : parité homme-femme, défense des Droits de l'Homme, éducation civique, bonne gouvernance ou bonne gestion ». Les ONG occidentales sont des poches de stabilité, de prévisibilité économique et de fonctionnement légal et rationnel dans un contexte instable.

Un autre défi de taille est d'assurer la passation à la population khmère, car, il ne faut pas l'oublier, les ONG ne sont là que de façon temporaire. Sabine TRANNIN résume bien cette idée : « Il ne faut pas s'éterniser sur place. Dès qu'on pose le pied hors de l'avion, il faut, en tant qu'ONG, réfléchir à comment on va repartir. En même temps, on doit rester assez longtemps pour que le feu prenne sinon tout le travail aura été inutile. »

Quand partir ? Là est toute la question...Il faut d'une part que l'association fonctionne bien, et d'autre part que les Khmers soient assez compétents pour assurer la bonne gestion de l'association. Mais cela dépend des secteurs, il n'en va pas de même pour la culture ou l'éducation que pour la santé par exemple. « Il existe des domaines où la « localisation » n'est pas envisageable à ce jour, tout simplement parce que le pays n'est pas encore prêt à prendre le relais » explique Sabine TRANNIN. Je pense au secteur de la santé, il est pour l'instant impossible que les ONG médicales telles que Médecins du Monde ou la Croix Rouge passent le relais à la population locale. Cela s'explique par le passé du Cambodge : les Khmers rouges ont exécutés tous les intellectuels du pays, y compris les médecins. Un corps médical compétent n'a pas pu se reconstruire en l'espace de 30 ans.

En revanche dans le secteur de l'éducation, les Khmers peuvent assurer le fonctionnement d'une école. A l'École du Bayon tous les professeurs sont Khmers, à l'exception des cours d'anglais pour lesquels un volontaire français travaille en binôme avec un Khmer. Mais d'ici 2 ou 3 ans le but est que ce professeur khmer soit capable d'assurer les cours seuls. La recherche de fonds essentiel au bon fonctionnement de l'école primaire et de tous les projets annexes, demeure tout de même à la charge des volontaires.

CHAPITRE 3 :

PRISE DE RECUL

I. Commerce et action sociale : deux notions si contradictoires ?

1. Définitions

1.1. Qu'est-ce que le commerce ?

Selon le Littré, le commerce est, au sens propre, un « échange, entre les hommes, des divers produits de la nature ou de l'industrie ». C'est la définition la plus basique du commerce, celle que tout le monde connaît. Cependant une vieille acception du mot commerce renvoie aux notions de communication et de relation avec autrui. Le commerce définirait les relations de société ou d'affaires, les fréquentations des uns avec les autres. Un autre sens encore du mot commerce est la manière de se comporter à l'égard d'autrui. C'est pourquoi on peut dire de quelqu'un qu'il est d'un commerce sûr, cela signifie que c'est une personne qui a des bonnes manières, qui est agréable.

Il ne faut donc pas confondre commerce et soif d'argent. Le commerce n'est pas ce trafic entre des personnes qui n'ont à l'esprit que le gain et les bénéfices qu'ils peuvent réaliser. Le commerce est même indispensable à la vie. La vie est faite d'échanges ! Echanges de paroles, échanges de connaissances, échanges de compétences, échanges de biens...S'il n'y avait pas de commerce sur terre alors chacun vivrait en autarcie, devrait subvenir à ses propres besoins et n'aurait aucune relation avec son voisin. Il est quasiment impossible de subvenir à ses propres besoins dans la société actuelle, et le monde serait bien triste sans commerce...

C'est encore plus vrai aujourd'hui, dans un monde où l'entraide et le retour à des valeurs plus humaines prennent de plus en plus d'importance. Le commerce se veut social ! Et c'est ce commerce-là que j'aimerais défendre, le commerce au service d'une cause ! Pour moi l'expression « commerce social » ou « social business » pour les anglophones, est loin d'être un oxymore. Je crois au commerce social et j'aimerais pouvoir convaincre le plus de gens possibles que ce concept est viable.

1.2. Et le social ?

Social : n. latin *socialis*. Ensemble des questions relevant de la société, du droit social, des conditions de vie, etc. Dans une vision plus large on peut entendre le social comme ce qui définit les relations entre les êtres humains. Cela ressemble beaucoup à la définition première du commerce finalement.

Cependant dans mon mémoire, lorsque je parle de « social » je fais plutôt référence à l'activité sociale. Dans ce cas le social est une activité, une profession, qui vise à venir en aide à des individus, des familles, des groupes et des collectivités, dans le but d'améliorer leur bien-être. Le « social » c'est aussi bien régler des problèmes personnels que s'attaquer à des problématiques plus vastes comme la pauvreté, le chômage, l'accès à la santé et à l'éducation...

En fait si on réfléchit bien, le commerce a une visée sociale à l'origine. On peut considérer que le commerce c'est un individu qui vient en aide à son voisin en lui fournissant un produit ou un service dont il a besoin. Le commerce c'est aussi la création d'emplois, et la possibilité de rémunérer les gens à la hauteur du travail fourni. Le problème c'est que les entreprises ont tendance à rechercher la croissance à tout prix, et alors toutes les fonctions sociales que peuvent occuper le commerce sont reléguées au dernier plan.

1.3. Pourquoi l'image du commerce et des écoles de commerce est-elle si détériorée ?

Je pense que, comme pour la plupart des faits de société, les médias ont tendance à ne relayer que les excès. Ainsi les personnes qui entendent parler des écoles de commerce via la presse ou via le web ne peuvent qu'avoir une mauvaise opinion. Je suis d'accord avec ces personnes sur certains points : le prix exorbitant des écoles de commerce qui fait déjà un « tri » parmi les candidats, ou la démesure des soirées étudiantes. Cependant, sur ce dernier point les écoles de commerce ne sont pas les seules concernées. Je pense que, quelle que soit la filière, les soirées étudiantes sont toujours démesurées et versent dans l'excès. Mais là n'est pas le sujet du mémoire...

Il ne faut pas oublier que les écoles de commerce apportent une plus-value conséquente aux élèves : un diplôme reconnu dans le monde entier, un réseau important et de qualité, des connaissances indispensables, un gain d'expérience grâce à la réalisation de stages et la possibilité d'avoir un parcours académique international.

J'ai beaucoup réfléchi aux raisons pour lesquelles les expatriés volontaires au Cambodge entretiennent une telle haine des businessmen et du commerce. Je pense qu'une des raisons est que les volontaires s'occupent du bien-être de la population cambodgienne que certaines entreprises n'ont pas de scrupules à exploiter. Il y a donc du ressentiment envers ces entreprises. Mais c'est une erreur de généraliser. Il existe des entreprises qui prennent réellement en compte l'amélioration de la condition de vie de ses employés. Mais ça, d'après mes discussions, peu de personnes sont prêtes à l'entendre. J'ai essayé de parler de l'entrepreneuriat social, ou social business, mais la plupart du temps on me répondait que ce n'est qu'une façade pour pouvoir développer son business et attirer le client.

Ces conversations n'ont pas porté atteinte à mon optimisme, et je reste persuadée que le monde de l'entreprise est capable d'agir tout aussi efficacement que les ONG en réponse à des problèmes de société.

2. Interactions entre commerce et social

Il existe d'ailleurs beaucoup d'exemples d'interaction entre le commerce et le social. Comme je le disais plus haut, je crois que de plus en plus de personnes veulent donner du sens à leur action et à leur travail. Et même si l'objectif premier d'une entreprise n'est pas de répondre à un problème sociétal, elle peut sensibiliser ses employés à des problèmes de société, les inciter à avoir des rapports plus humains et les inviter à mener des actions bénévoles en dehors de leurs heures de travail. Les entreprises, conscientes des enjeux sociaux et sociétaux du monde d'aujourd'hui, tentent d'y répondre à leur échelle.

L'économie sociale et solidaire (ESS) prouve bien qu'une économie plus humaine est possible, et même est en train de se développer. L'ESS désigne un ensemble d'entreprises organisées sous forme de coopératives, mutuelles, associations, ou fondations, dont le fonctionnement interne et les activités sont fondés sur un principe de solidarité et d'utilité sociale. Par exemple, l'un des principes fondamentales de l'ESS est un salarié = une voix. Ainsi chacun a un droit de vote, et celui-ci a le même poids quel que soit le statut de la personne. Comme le disait Elena LASIDA⁶ lors de la semaine de formation au départ Intercordia, l'économie sociale et solidaire n'est pas vouée à s'appliquer à tous les secteurs de l'économie. C'est impossible pour certains secteurs. Cependant l'ESS prend de plus en plus d'importance, autant dans les esprits que sur le terrain. D'ailleurs les écoles de commerce ont compris l'importance de l'enjeu de l'ESS et proposent aux élèves de s'y investir : depuis 2002 l'ESSEC a créé une Chaire Entrepreneuriat Social, en 2009 c'est HEC qui lance une nouvelle chaire intitulée « Entreprise et pauvreté/Business social », et à Audencia des notions d'entrepreneuriat social sont enseignées au sein de la majeure Entrepreneuriat.

Les entreprises sociales, le commerce équitable, les actions menées par les entreprises à leur échelle sont autant d'exemples qui illustrent l'interaction bien réelle entre le social et le monde de l'entreprise.

3. Les entreprises du secteur privé, un relais à l'action des ONG

Dans son livre Les ONG occidentales au Cambodge : La réalité derrière le mythe, Sabine TRANNIN⁷ démontre bien que le secteur privé est voué à prendre le relais des ONG. Elle dresse un état des lieux des ONG au Cambodge (cf chap.2, §4.3.) et explique la nécessité de leur existence ainsi que leurs limites. Un des points qui a attiré mon attention est que la durée de vie des ONG doit être limitée dans le temps, mais la transition doit se faire au moment opportun. Par exemple les ONG qui œuvrent dans le secteur médical, comme Médecins du Monde, ne sont pas prêtes de partir du Cambodge, car les Khmers n'ont pas encore les compétences techniques requises pour prendre le relais. Cependant, afin de ne pas créer de dépendance, il est indispensable que les ONG prévoient leur départ, et l'autonomisation de la structure. Dans son livre, Sabine consacre une partie au secteur bancaire et parle des initiatives de microcrédit. Elle cite comme exemple le programme de microfinance du GRET⁸ lancé en 1991 et qui est devenu huit ans plus tard une société anonyme appelée EMT (Ennatien Moulethan Tchonnebat).

On peut évidemment parler de la Grameen Bank, créée par Muhammad YUNUS, pionnier du microcrédit, en 1983 au Bangladesh. Le but du microcrédit est de permettre à de petits emprunteurs, des paysans pour la plupart, de pouvoir emprunter sans avoir besoin de présenter de garantie. L'emprunt est inaccessible aux paysans par des voies bancaires classiques car ils ne sont pas en mesure de prouver qu'ils rembourseront un jour. Les prêts octroyés par la Grameen Bank sont modestes mais permettent à ces paysans de s'en sortir de te pouvoir rembourser en plus de payer les intérêts.

⁶ Elena LASIDA est docteur en Sciences Sociales et Economiques. Elle a étudié des thèmes comme l'ESS ou le développement durable au cours de ses recherches.

⁷ Sabine TRANNIN, diplômée d'HEC et licenciée en philosophie, a mené une enquête sur les ONG occidentales au Cambodge en parallèle de son travail de journaliste au sein du quotidien francophone *Cambodge Soir* basé à Phnom Penh.

⁸ Le GRET (Groupe de recherches et d'Echanges Technologiques) est une association à but non lucratif créée en 1976 qui lutte contre la pauvreté et les inégalités. Le GRET couvre de nombreux domaines comme l'agriculture, les media, les gestions des ressources naturelles, l'énergie...

II. De nombreux exemples illustrent l'interaction qui existe entre le commerce et le social

1. Des initiatives d'entreprises en parallèle de leur activité

De nombreuses entreprises ont des fondations. J'ai entendu des critiques sur ces fondations, et j'ai moi-même été sceptique quant à leur impact. Je me disais que c'était encore une tactique pour améliorer l'image de l'entreprise. Pour montrer au monde qu'eux-aussi s'intéressent à la pauvreté et consacrent une partie de leurs bénéfices à une bonne cause. Je trouvais ça dommage que la direction de l'entreprise choisisse de créer une fondation uniquement pour « faire bien » et non pas par conscience citoyenne. J'estimais que leur action n'avait aucune valeur car c'était encore une parade pour augmenter le chiffre d'affaires. D'autant plus que certaines de ces entreprises ne sont pas particulièrement connues pour leurs bienfaits sur la population... Puis, en consultant plusieurs sites de fondations d'entreprise, dont la fondation Axa atout cœur, je me suis ravisée. Certes, avoir une fondation c'est certainement pour redorer le blason de l'entreprise mais au final les actions réalisées par ces fondations semblent avoir un véritable impact. Tant pis si la conscience citoyenne n'est pas toujours là, au moins les entreprises participent à embellir le quotidien de certaines populations en difficulté. Avoir une fondation est certainement un coup de publicité, mais c'est déjà mieux que rien !

1.1. Un exemple de partenariat entre entreprises et associations : « Proximité »

Proximité⁹ est une association créée en novembre 2002 et qui permet aux jeunes de quartiers en difficulté de Seine-Saint-Denis et de Haute-Seine d'être parrainés individuellement par un bénévole issu de la population active. Ce bénévole s'engage à accompagner le jeune pendant au moins un an, mais idéalement de le suivre durant toute sa scolarité, deux heures par semaine, et l'aide pour ses devoirs ou le conseille pour son orientation et son insertion professionnelles. Parmi les entreprises partenaires on compte Axa France, Generali, UBS, Siemens, ArcelorMittal... Il s'agit souvent de sociétés qui ont leur siège ou un pôle administratif important au sein d'une banlieue ; ainsi, certains cadres de l'entreprise ArcelorMittal, localisée en Seine St Denis depuis 2006, sont engagés depuis cette date auprès de jeunes dans cette association Proximité.

Ils se sont engagés à accompagner un adolescent ou un jeune adulte tout au long de l'année. Cette relation est bénéfique pour les deux personnes. D'un côté elle permet à un jeune en difficultés-d'avoir un véritable soutien, de reprendre confiance en lui et de s'insérer dans la vie professionnelle grâce à l'expérience et au réseau de son parrain. D'un autre côté elle offre à des cadres de grandes entreprises la possibilité de plonger dans un autre monde, de faire la rencontre d'un jeune dans le besoin et de se rendre utile. C'est une rencontre interculturelle de laquelle ne peut émaner que de belles choses !

1.2. « Chemins de traverses » chez Danone

Pendant mes recherches pour rédiger ce mémoire, j'ai eu l'occasion de lire un livre qui m'a énormément marquée : Chemins de traverse, Vivre l'économie autrement d'Emmanuel FABER (Editions Albin Michel, 21011). Emmanuel FABER est diplômé d'une grande école de commerce, HEC, et il est le vice-président de Danone. Dans son livre, il parle de l'économie et expose des pistes de réflexion pour développer une économie plus humaine qui ne soit pas seulement guidée par la capitalisation d'argent. J'ai beaucoup aimé

⁹ Proximité, association 1901

ses propos car il donne de l'espoir pour le futur et surtout il est réaliste. Etant le vice-président d'une multinationale, il connaît bien le monde de l'économie et les idées qu'il développe ne sont pas utopistes. Il cite beaucoup Danone en exemple, cela m'a redonné foi dans les grandes entreprises internationales.

Il y a un passage que j'ai particulièrement apprécié, qui décrit la naissance du « Fonds Danone pour l'écosystème ». En 2009, en pleine crise économique, les actionnaires de Danone ont accepté de dédier 20% de leur dividende à ce fonds pour l'écosystème. En fait ce fonds, créé à l'initiative d'Emmanuel FABER, a pour but de « renforcer l'emploi et l'employabilité autour de Danone ». Le fonds ainsi constitué vient en aide à tous les acteurs qui évoluent dans la sphère économique de Danone, c'est en cela que l'on parle d'écosystème. C'est une mesure qui permet l'autonomisation des acteurs locaux, aussi bien les agriculteurs que les fournisseurs ou les distributeurs de Danone, et qui bénéficie à Danone puisqu'elle lui assure un environnement stable. Comme le souligne Franck RIBOUD le président de Danone, « une entreprise ne peut pas se développer dans un désert économique ». Cet exemple prouve que gagner de l'argent est utile si l'on sait le réinvestir correctement. Il démontre également que venir en aide à son entourage c'est aussi assurer sa survie, dans le monde économique tout est lié. Enfin cela redonne espoir en l'homme puisque 98% des actionnaires de Danone, qui savaient pertinemment que la constitution de ce fonds leur ferait perdre une partie de leur dividende, ont voté pour !

Encore un exemple chez Danone, qui là-aussi met en avant la bonté présente en chaque être humain : la création de danone.communities en 2006. Emmanuel FABER remarque que « l'une des plus grandes limites du marché financier est précisément que les opérateurs n'y prennent leurs décisions que sur la base d'un seul critère : le rendement financier. » Mais il souligne également que si c'est le cas, c'est qu'il n'existe pas d'offre alternative. Il fait alors le pari de prendre le problème à l'envers et de partir du principe que les investisseurs pourraient être intéressés par une épargne au rendement faible mais pleine de sens. Investir dans danone.communities c'est gagner peu d'argent mais avoir la joie de participer au succès d'un projet de développement dans un pays du Sud. Pari gagné ! Dès la première campagne d'informations, beaucoup des salariés de Danone choisissent d'investir dans danone.communities. Et depuis, le nombre d'investisseurs n'a pas cessé de croître. Aujourd'hui danone.communities permet de financer 7 projets : deux projets au Bangladesh, un au Mexique, un en France, un en Inde, un au Sénégal et un au Cambodge. Quelle belle réussite ! Surtout lorsqu'on se dit que beaucoup de personnes préfèrent finalement un rendement social à un rendement uniquement financier !

2. Des entreprises sociales

L'entrepreneuriat social consiste à créer une activité économique viable pour répondre à des besoins sociaux et environnementaux. L'entrepreneuriat social cherche à mettre l'efficacité économique au service de l'intérêt général. Les entreprises sociales s'efforcent d'être performantes économiquement pour résoudre de façon efficace les problèmes sociaux et environnementaux auxquels ni l'Etat, ni le marché ne savent répondre seuls. Ce modèle d'entreprise repose sur quatre piliers dynamiques :

- Un projet économique viable
- Une finalité sociale et/ou environnementale
- Une lucrativité limitée
- Une gouvernance participative (une personne = une voix quand il s'agit de prendre des décisions)

Lors de ma mission au Cambodge, j'ai eu l'occasion de rencontrer de nombreux expatriés aux multiples profils. Je me suis particulièrement intéressée à ceux qui travaillaient dans le milieu du social business ou

de l'entrepreneuriat social. J'ai notamment pu discuter avec un jeune homme, Vincent, qui travaillait en tant que VSI¹⁰ au Cambodge pour l'association Pour un Sourire d'Enfant¹¹. Il travaillait plus exactement pour le programme Action Cambodge Handicap et avait pour mission d'aider à la réinsertion sociale et professionnelle de personnes handicapées aussi bien physiques que mentales. Lui et ses collègues ont constaté qu'ils avaient beaucoup de mal à convaincre les entreprises locales d'embaucher des personnes handicapées. Ils ont donc décidé de créer eux-mêmes une entreprise qui emploierait des personnes handicapées de leur association. Ils ont fait les choses bien : brainstorming pour trouver un produit à commercialiser, études de marché, création du budget...Autant de compétences que l'on apprend en...école de commerce ! Ils ont finalement décidé de créer une fabrique de confitures. En effet c'est un produit qu'on ne trouve presque pas au Cambodge, mis à part les marques françaises importées qui coûtent très chères. Mais les Khmers mangent de la confiture ? Pourriez-vous objecter. Non, les Khmers ne mangent pas de confiture. Mais les Khmers de la couche sociale aisée, qui cherchent à tout prix à se rapprocher du mode de vie occidental, eux, mangent de la confiture. Ainsi que les expatriés, avides de se procurer quelques produits de leur mère-patrie...

Cette fabrique de confitures crée des emplois pour des personnes handicapées, et respecte les traditions khmères : les fruits sont cultivés localement, sans produits chimiques, et la méthode de fabrication est tout aussi locale. La marque de confitures ainsi créée s'appelle l'Irrésistible, et plusieurs recettes existent : pastèque, ananas-gingembre, ananas-mangue..., selon la saison et l'arrivage.

J'aimerais parler d'un autre exemple d'entrepreneuriat social, très bien expliqué dans le livre Chemins de traverse d'Emmanuel FABER. Danone et Mohammad Yunus (cf §1.3.) ont travaillé ensemble pour créer la Grameen Danone Foods Limited, « a social business enterprise ». Le but de cette entreprise est de remédier au problème de la malnutrition au Bangladesh. Pour cela les experts de Danone ont mis au point un yaourt fortifié en minéraux et vitamines, en intégrant au maximum des ingrédients locaux. La mélasse de dattes, fabriquée traditionnellement à partir de la sève des dattiers plutôt que le sucre par exemple. Ces yaourts appelés Shokti-Doi sont produits dans une usine à Bogra, une ville du Bangladesh, et distribués par les Shokti ladies, des Bangladaises qui travaillent à la vente de ces yaourts. Dans les statuts de ce social business il a été décidé qu'il n'y aurait ni perte ni profit. Aucune perte c'est indispensable pour que l'entreprise devienne autonome financièrement et pour que le modèle puisse être adapté par d'autres entrepreneurs aux capacités financières limitées. Cependant, l'équipe s'est vite rendu compte que faire du profit pouvait être bénéfique. En effet de cette façon l'argent peut être réinvesti dans le projet « réinvesti en baissant les prix pour accroître la consommation, donc l'impact sur la malnutrition, ou en augmentant la marge de distribution pour favoriser le revenu des *Shokti Ladies* [...], ou encore en augmentant le prix d'achat du lait pour réduire la pauvreté des fermiers. » Faire de l'argent n'est donc pas un mal en soi, il faut juste avoir assez de discernement pour l'utiliser de manière intelligente ! Selon moi, rien n'est plus vrai que cette phrase d'Emmanuel FABER : « Le social business devient donc en fait du *no dividend business* » !

La Grameen Danone Foods Limited c'est la rencontre de deux mondes : celui du social et celui de l'entreprise. Un magnifique exemple pour moi qui depuis le début de ma formation Intercordia me sens tirailler par ces deux mondes. Dans mon tout premier rapport d'étonnement écrit à la suite des deux semaines de formation à Compiègne, on peut lire : « j'ai le sentiment d'être partagée et de devoir choisir entre ces deux modes de vie [ie le monde de l'entreprise et celui du social]. J'ai l'impression de devoir

¹⁰ VSI : Volontariat de Solidarité International

¹¹ Pour un Sourire d'Enfant (PSE) : très grosse ONG située à Phnom Penh et qui avait initialement pour but d'aider les enfants qui travaillaient sur la décharge. Aujourd'hui la décharge a été fermée par le gouvernement, mettant à la rue de nombreuses familles dont il faut s'occuper. C'est le rôle de l'ONG PSE.

renoncer soit à l'argent, la sécurité, le confort... ; soit à la solidarité et à mes valeurs. » Je sais maintenant que je n'ai plus à choisir entre ces deux mondes, il est possible de les concilier ! L'entrepreneuriat social est donc une notion qui me tient beaucoup à cœur car c'est à la croisée de mes compétences et de mes valeurs. J'ai compris que les connaissances acquises en école de commerce pouvaient non seulement m'être utiles mais aussi me permettre d'accéder à un milieu qui soit en parfait accord avec mes propres valeurs.

3. Des initiatives citoyennes

Ce paragraphe ne traite pas de l'interaction entre le monde du commerce et celui du social, mais j'ai relevé au cours de ma mission et de mes lectures des initiatives citoyennes qui m'ont marquée. Elles relèvent de l'entraide communautaire, et du partage de compétences entre citoyens.

L'entraide est obligatoire pour les membres d'un même village. Chaque famille individuellement n'a pas toujours toutes les ressources nécessaires pour vivre correctement. Au cours de ma mission pour Ecole du Bayon, je suis allée visiter les familles de mes élèves. En fait l'association ne connaissait rien sur les familles des enfants qu'elle aide. Or c'est important de connaître leur origine, leurs conditions de vie, de travail...pour être que 'association aide bien ceux qui en ont le plus besoin. A partir de maintenant il y aura une sorte de sélection dans le choix des élèves qui entreront en grade 2, basée notamment sur l'état financier et économique de la famille de l'enfant. Et l'association disposera d'une fiche sur chaque enfant. Pour les élèves déjà inscrits à l'école, il a donc fallu visiter leur famille afin de remplir une fiche sur eux également. C'est ce que nous avons fait à partir de juin, aidées par Kong, l'administrateur de l'école, qui pouvait traduire du Khmer vers l'anglais et inversement.

J'ai appris beaucoup de choses lors de ces visites. Et je me souviens notamment d'une famille qui nous expliquait un mode d'entraide avec leurs voisins. Une famille dans leur voisinage a la chance de posséder une vache, ce qu'eux n'ont pas. Cette famille leur prête leur vache plusieurs mois, le temps que cette dernière puisse être engrossée et mettre bas. Puis ils devront leur rendre la vache ainsi qu'un veau supplémentaire. Eux auront également gardé un veau de leur côté. C'est comme prêt avec des intérêts finalement ! La famille qui n'avait pas de vache se retrouve avec un veau qu'elle pourra utiliser aux champs, et la famille qui a prêté sa vache la récupère quelques mois plus tard avec un veau en prime ! Voilà un superbe modèle d'entraide qui ne pénalise personne.

L'entraide est presque innée au sein des villages des pays en développement, mais elle réapparaît de plus en plus dans les pays développés. En témoignent les Systèmes d'Echanges Locaux (SEL) en France par exemple. Ce sont des échanges de produits ou de services qui se font au sein d'un groupe généralement fermés. Les membres de ce groupe peuvent accumuler des unités d'échange (la monnaie du système) en rendant un service à quelqu'un, et dépenser ces unités pour bénéficier d'un service auprès de quelqu'un d'autre. Les unités d'échange ne dépendent pas du contenu du service mais de la durée de celui-ci, 1h = 60unités par exemple. Ainsi, au sein du groupe que constitue mon immeuble, je peux donner un cours d'anglais à ma voisine et gagner 60 unités, que je vais ensuite réutiliser pour suivre un cours de piano chez mon gardien ! L'entraide n'est pas destinée uniquement aux habitants des pays développés, et heureusement !

Un dernier exemple, que j'ai bien apprécié en tant qu'étudiante : les Kolocations à Projets Solidaires (KAPS). L'idée est de vivre au sein d'une colocation avec d'autres étudiants et de consacrer une partie de son temps libre à la réalisation un projet solidaire, en équipe avec ses colocataires. Les étudiants ont le

choix de s'investir dans un projet lié à l'éducation à la santé, à la culture, à l'environnement...J'aurais bien voulu faire partie d'une KAPS, malheureusement l'engagement est d'un an minimum et je ne reste à Nantes que 4 mois.

4. Remarque : un recensement non exhaustif

Le but de cette partie n'est pas de faire un recensement de toutes les initiatives d'entreprises ou de particuliers pour répondre à des problèmes sociaux et sociétaux. Je suis bien consciente qu'il en existe de très nombreuses, et qui ont tout autant de mérite que celles que je viens de présenter. Je préférerais me concentrer sur quelques exemples et de les développer au mieux pour comprendre cette interaction bien réelle entre le commerce et le social. Cependant, je me propose de faire une liste plus complète de ces initiatives en annexe.

Cette réflexion sur l'articulation entre le commerce et le social a fait germer en moi de nouvelles idées, de nouvelles envies.

III. Une évolution personnelle suite à cette réflexion

Ma réflexion, qui a commencé pendant mon année au Cambodge, et qui s'est poursuivie tout au long de la rédaction de mon mémoire, m'a amenée à me poser des questions sur moi-même, sur le sens que je veux donner à ma vie personnel comme professionnel. Cette analyse m'a ouvert de nouveaux horizons, et m'a en quelque sorte réconciliée avec l'ancienne Agathe, celle d'avant l'expérience au Cambodge.

On peut parler d'évolution de mes opinions et de mes valeurs. Une évolution qui est loin d'être achevée.

1. D'un point de vue personnel

Cette expérience au Cambodge fut extrêmement enrichissante et m'a appris beaucoup de choses sur moi-même et sur les autres. Je peux dire aujourd'hui que j'ai pris de la confiance en moi. Le fait d'avoir dû affronter 40 petites têtes noires dès mon arrivée m'a forcée à prendre la parole et à m'affirmer devant un public inconnu. Et quel public ! Rien de pire que de jeunes adolescents pour vous déstabiliser...Heureusement, mes élèves m'ont plus redonné confiance en moi qu'autre chose ! J'ai réussi à les apprivoiser, tout comme j'ai apprivoisé ma timidité.

Je pense avoir gagné en positivisme également. Difficile de ne pas trouver sa vie bien confortable après avoir visité les familles de mes élèves ! Et les Khmers sont tellement souriants et positifs eux-mêmes que cela a déteint sur moi. Rien n'est jamais grave au Cambodge !

Je suis devenue plus tolérante, et ce grâce à la rencontre avec une autre culture, mais aussi grâce aux discussions que j'ai pu avoir avec des expatriés français. Lorsque j'étais à Audencia, j'étais dans une bulle de gens qui se ressemblaient un peu tous. Même si chacun est bien entendu un être singulier et original, dans mon entourage on avait tous fait un bon lycée, on avait tous eu notre bac avec mention, on avait tous fait une prépa réputée et on se destinait presque tous à être cadre dans une grande entreprise française ou internationale. Au Cambodge c'était complètement différent, je vivais avec une graphique designer, une enseignante d'anglais et Elodie ma collègue ; un de nos bons amis a passé 17 ans au Guatemala et y tenait un bar, j'ai rencontré des gens de tous milieux sociaux et professionnels ! J'ai découvert de nouvelles idées, des choix de vie différents, des personnalités singulières. Evidemment le fait d'aller à la rencontre d'une culture presque à l'opposé de la mienne m'a fait gagner en tolérance. Par exemple, au Cambodge il est tout à fait normal de ne pas aller travailler pour aller se faire couper les cheveux à la place. En France ce serait mal vu ! C'est comme la fatidique réponse « I'm busy » que tous les Cambodgiens sortent lorsqu'on leur demande pourquoi ils ne peuvent pas venir au rendez-vous convenu. J'ai entendu cette réponse un nombre incalculable de fois, et eux considèrent que c'est une raison valable pour ne pas honorer une obligation. J'ai dû faire avec ! Je suis consciente que ce comportement n'est pas possible en France, jamais je ne pourrai dire à mon patron « Désolée je ne suis pas venue à la réunion, je faisais du shopping » sans aucune impunité. Mais cela m'a permis de mieux savoir gérer les imprévus et de ne pas en faire tout un plat.

En plus d'une évolution de ma personnalité, j'ai acquis des connaissances sur un pays que je ne connaissais pas. J'ai lu beaucoup de livres sur le Cambodge et son histoire, mais surtout j'ai vécu au Cambodge et j'ai pu discuter avec la population. Un de mes regrets cependant c'est que je n'ai jamais pu avoir de conversation vraiment profonde avec des Cambodgiens : mon khmer et leur anglais étaient trop faibles pour cela. Il y a tout de même un ami, Ratha, qui parle très bien anglais et avec qui j'ai pu discuter de certains sujets. Mais pas autant que je l'aurais souhaité.

Enfin, je pense que j'aurai toujours dans mon cœur une place réservée à tous mes élèves et à toutes les personnes que j'ai pu côtoyer au Cambodge. Une véritable attache sentimentale s'est créée, il y aura toujours un peu de moi et de mon esprit au Cambodge, c'est inévitable.

2. D'un point de vue professionnel

D'un point de vue professionnel, j'ai tout d'abord découvert un nouveau secteur d'activité : le monde des ONG. Je ne connaissais pas grand-chose à ces institutions, si ce n'est la signification de l'acronyme. L'association était encore très modeste lorsque je suis arrivée, aujourd'hui elle est plein essor. J'ai donc pu assister au développement d'une ONG.

J'ai également gagné en maturité, en autonomie, en capacité d'adaptation, en confiance en moi...Autant de qualités indispensables pour s'épanouir dans sa vie professionnelle.

En plus d'avoir acquis des compétences, j'ai pris conscience de l'existence d'alternatives à l'action des ONG, dont l'entrepreneuriat puisque la première fois que j'ai réellement entendu parler de ce concept c'était avec l'entreprise de confitures l'Irrésistible. Mais plus que ça, en discutant avec des gens, sur place mais aussi à mon retour, j'ai pris du recul et me suis rendu compte qu'il n'est pas obligatoire de travailler pour une ONG pour donner du sens à son travail. Avoir une attitude sociale et responsable c'est aussi entretenir des relations amicales avec ses collègues, sensibiliser son entourage, et pourquoi pas son entreprise, aux problématiques du développement durable...

Je pense que l'expérience d'interculturalité est celle qui m'aidera le plus dans mon projet professionnel. Tout d'abord parce que j'aimerais avoir une carrière internationale, au cours de laquelle je serais amenée à rencontrer des cultures complètement différentes. Or tout le monde sait que travailler avec une équipe d'une culture différente n'est pas chose facile. Il faut décrypter les comportements, ne pas se vexer si son interlocuteur a une attitude blessante involontaire due au décalage entre nos cultures... Un article intitulé « Les sociétés forment leurs futurs expatriés au management interculturel »¹² explique bien l'enjeu de l'interculturel pour une entreprise dans le monde actuel. L'auteur cite Corinne SAUREL, directrice du cabinet Cultures & Strategy pour illustrer ce décalage culturel : « Les Français privilégient le contenu et oublient souvent les délais sur le retour. Alors que dans le monde anglo-saxon, la « deadline », les règles à suivre, l'emportent sur le contenu ». J'ai assisté hier à une conférence donnée par des CCEF (Conseillers au Commerce Extérieur de la France) qui racontaient leurs expériences professionnelles à l'international. Un monsieur expliquait qu'il était possible de conclure un marché sans même avoir présenté ses produits, mais seulement en ayant pris le temps d'être à l'écoute des besoins de son client et de s'intéresser à sa culture. Intercordia nous apprend justement à prendre le temps d'observer l'autre, de ne pas juger sa culture et de ne pas imposer son regard. C'est extrêmement important dans des relations professionnelles.

Et la rencontre interculturelle ne se fait pas uniquement entre le client et le fournisseur, mais aussi au sein même de l'entreprise. Dans le même article, il est bien expliqué que l'interculturalité est aussi bien géographique qu'entre les différents postes de l'entreprise. L'auteur cite cette fois-ci Stéphane WALLER, directeur du cabinet Meltis : « L'interculturel n'est pas que géographique. Dans les carrières, les passages transversaux sont devenus coutume : on est financier, puis RH, puis à nouveau financier. Les cartes sont brouillées, il faut développer son potentiel d'ouverture et d'écoute. »

¹² Paru dans le journal *Le Monde économie*, 9 avril 2013

Pour faire face à ces chocs interculturels, j'ai acquis de précieux outils lors de la formation Intercordia. Je pense notamment à la communication non violente (CNV) et aux jeux de rôle animés par M. ROSENBER. Nous avons appris à régler des malentendus par la communication, sans tomber dans l'agressivité. Je me souviens des quatre étapes à respecter pour exposer un propos sans blesser son interlocuteur : 1) on constate ; 2) on fait part de l'impact de ce constat sur nos sentiments ; 3) on exprime un besoin ; 4) on exprime une demande. Cette technique est très efficace dans le cadre professionnel comme privé. J'essaie de l'appliquer le plus souvent lorsque j'aborde un point sensible avec mon entourage ou mon groupe de travail. Grâce à cette expérience au Cambodge et à la rédaction de ce mémoire, j'aurai certainement une approche un peu différente de mes collègues de travail, j'aurai un « plus ».

Grâce à mon expérience au Cambodge et à la rédaction de ce mémoire, ma personnalité a véritablement évolué, autant d'un point de vue personnel que professionnel. J'ai cependant découvert une sorte de revers à cet enrichissement : j'ai du mal à trouver du sens aux choses. Je suis par exemple en pleine recherche de stage, et je prête beaucoup d'attention à l'entreprise et à sa politique RSE (Responsabilité Sociale de l'Entreprise), je suis de plus en plus exigeante. Je ne comprends pas qu'une entreprise ait pour unique but la capitalisation d'argent, je ne pourrais pas vendre un produit en lequel je ne crois pas. C'est toute une remise en question, et un travail que je dois faire sur moi-même pour demeurer ouverte d'esprit et ne pas devenir trop sarcastique. Mais c'est un travail que je veux bien faire et qui me plaît, il vaut mieux commencer par douter de tout pour petit à petit établir les fondations de sa réflexion.

CONCLUSION

Suite à la rédaction de ce mémoire je peux affirmer que oui, ma venue au Cambodge était légitime. Tout comme la venue de tout volontaire est légitime si celui-ci a été correctement préparé à la rencontre interculturelle. En effet, si chacun peut se lancer dans cette merveilleuse aventure qu'est la rencontre de l'autre, personne n'est capable de l'appréhender correctement sans avoir reçu une formation au préalable ou avoir pris le temps de préparer son départ en profondeur. S'il y a une chose que j'ai réalisée au cours de mon écriture, et que je n'avais pas compris avant, c'est que le simple fait d'aller vers l'autre, sans préjugés ni arrière-pensées, contribue à la propagation de la paix.

Mon expérience au Cambodge m'a réconciliée avec les études en école de commerce. J'ai compris que les compétences que j'acquiers grâce à Audencia me seront utiles quel que soit le secteur d'activité dans lequel je choisis de travailler. Mon attirance pour les relations humaines et le service rendu à l'autre me pousse d'ailleurs à m'orienter vers les ressources humaines. Je recherche actuellement un stage dans les ressources humaines, dans des entreprises qui intègrent les notions du développement durable et dont le métier fait sens à mes yeux.

J'ai aussi pleinement réalisé au Cambodge que la notion de « différent » est subjective, il n'existe pas de norme universelle. Par exemple, j'apprenais à dire les couleurs en anglais à mes élèves et ils devaient colorier des objets dans leur cahier, puis écrire la couleur de l'objet en-dessous. J'étais sur le point de leur donner l'exemple d'une orange qui, comme l'indique son nom est...verte ! Hé oui, au Cambodge les oranges sont vertes, et tous les enfants sans exception ont colorié leur orange en vert.

C'est un exemple tout bête mais je trouve que ça illustre bien la diversité des points de vue qui peuvent exister dans le monde. Et cette diversité est une véritable force. Au plan personnel, car elle nous oblige à nous remettre en question et à ne pas nous croire au centre de l'univers, et au plan professionnel, puisque cela nous encourage à la rencontre et à la créativité.

Bibliographie (par ordre de citation)

- **Livres**

Retour au Cambodge, Claire LY (Les éditions de l'atelier, 2007)

Cambodge, année zéro, François PONCHAUD (Kailash éditions, 1998)

D'abord ils ont tué mon père, Loung UNG (édition Plon, janvier 2002)

La part de l'autre, Eric-Emmanuel SCHMITT (édition 20, août 2012)

Les ONG occidentales au Cambodge, la réalité derrière le mythe, Sabine TRANNIN (L'Harmattan, 2005)

Chemins de traverse, Vivre l'économie autrement, Emmanuel FABER (Editions Albin Michel, 21011)

- **Articles**

« Excès d'humanitaire ? Réflexion sur les ONG au Cambodge », Geneviève KING-RUEL (15 août 2008)

« Les sociétés forment leurs futurs expatriés au management interculturel », Margherita NASI (*Le Monde économie*, 9 avril 2013)

- **Documents officiels**

Memorandum of Understanding between the Royal Government of Cambodia and the NGO

Code of Ethics

- **Sites**

Intercordia.org, septembre 2013

Grameen-info.org, août 2013

Proxite.com, août 2013

Kolocsolidaire.org, septembre 2013

- **Conférences**

« Economie Solidaire : espoir et limites », Elena LASIDA

« La communication non violente », ROSENBER

Annexes

Annexe 1 :

D'autres exemples d'interactions entre le commerce et le social

Annexe 2 :

Retour sur expérience (rédigé pour le site de l'Ecole du Bayon)

Annexe 3 :

Poème de Léopold Sedar Senghor

Annexe 1

D'autres exemples d'interactions entre le commerce et le social :

- **Ashoka** est le plus grand réseau d'entrepreneurs sociaux existant. Cette organisation a été lancée en Inde en 1980 par Bill Drayton. Ashoka soutient et suit des entrepreneurs sociaux du monde entier pour leur permettre de mener à bien leur projet ; et à plus grande échelle pour qu'ils participent à l'expansion du secteur et accélèrent la diffusion de l'innovation sociétale. Aujourd'hui Ashoka est présente dans 85 pays et compte plus de 3000 entrepreneurs innovants dans le monde.
- **Economie De Communion (EDC)**, créée en 1991 par Chiara Lubich, propose de créer ou de développer des entreprises qui partageront une part de leurs bénéfices. Ces entreprises mettent le facteur humain au centre de leurs préoccupations, non seulement en reversant une partie de leurs bénéfices aux plus démunis, mais aussi en encourageant des relations saines et respectueuses entre les employés. Il y a 800 entreprises dans le monde, une centaine en France, qui appartiennent à ce mouvement.
- **Planète d'Entrepreneurs** s'engage auprès d'entrepreneurs sociaux en les aidant à mesurer l'impact de leur action. Pourquoi mesurer l'impact de son action ? Parce que toute organisation, qu'elle soit publique ou privée, doit essayer d'évaluer et de valoriser son impact sur la société.
- **Reporters d'Espoir** est une ONG qui a pour mission de véhiculer la face positive de l'activité humaine et de promouvoir avec les médias une information qui donne envie d'agir.

Quelques exemples d'initiatives portées par des entreprises grâce à des personnes engagées et efficaces :

- **Essilor** est l'un des leaders sur le marché des verres de correction. Essilor c'est aussi une entreprise responsable qui a pour ambition de donner accès à la santé visuelle à un maximum de personnes dans le monde. La Fondation Essilor a été créée en 2007 et comprend deux programmes dont le programme Adopt a school : des salariés de l'entreprise créent des équipes et « adoptent » une école pour apporter une meilleure vue aux enfants.
- **Armor** est le spécialiste mondial de la chimie des encres et des technologies d'impression. Armor est également une entreprise responsable qui s'engage pour le développement durable. Une interview du PDG d'Armor, Hubert de Boisredon, est très éclairante. Il explique que le développement durable est au cœur de la stratégie de l'entreprise dans la conception des produits et aussi dans le processus humain. Pourquoi ? Par conviction tout d'abord, car préserver la planète est un véritable enjeu, et ensuite parce que le développement durable est économiquement viable puisqu'il permet notamment de réduire le coût des matières premières. Il permet également de fédérer les employés autour d'une idéologie commune. Exemples d'actions concrètes : Armor imprime 50% des codes barre dans le monde, l'entreprise a réussi à mettre au point une encre solvant-free, ce sont les premiers au monde à avoir réalisé cette prouesse technologique ! En ce qui concerne la fin de vie des produits, il parle de processus zéro déchet. Les cartouches sont entièrement démantelées et chaque composant a une utilisation vers l'industrie, une sorte de deuxième vie.

Annexe 2

Mon retour d'expérience, rédigé pour le site de l'École du Bayon lorsque je suis partie.

« Il est un peu difficile de résumer 9 mois de vie au Cambodge au sein de l'école du Bayon, mais je vais essayer de faire de mon mieux !

Après deux ans de prépa et une année en école de commerce, affrontées tête baissée, j'avais envie de m'octroyer un moment de réflexion, de vivre quelque chose de complètement différent et qui ait du sens pour moi. J'avais passé une année à penser à mon propre plaisir, je voulais me mettre au service d'autrui. Je désirais aussi voyager, aller à l'encontre d'une nouvelle culture, confronter ma vision du monde avec celle d'autres personnes. C'est pourquoi j'ai décidé de travailler pendant 9 mois pour l'école du Bayon. Et cette année m'a apporté bien plus que je n'osais l'espérer, autant au plan humain que professionnel :

Un cadre de travail exceptionnel. L'école primaire se trouve dans une pagode au sein des temples d'Angkor, tout près du temple du Bayon pour les connaisseurs. Je passais plusieurs fois par jour en moto devant le célèbre temple Angkor Wat ! La pagode est le lieu de vie des bonzes et des nonnes. Je croisais donc des moines tous les jours, vêtu de leur magnifique robe orange. La salle dans laquelle je donnais les cours d'anglais n'a pas de murs, c'est seulement une structure métallique et une bâche en guise de toit. Ainsi, des poules venaient régulièrement participer au cours, et on pouvait voir les cochons et les chiens se promener autour de la salle de classe. Bref, que de bonheur pour la Parisienne que je suis et qui avait besoin d'échapper à la ville !

Un défi professionnel à relever. Ma mission principale était de donner des cours d'anglais aux enfants de l'école primaire. Or je n'avais jamais eu d'expérience dans l'enseignement auparavant. C'est avec beaucoup d'appréhension et d'hésitation que j'ai donné mes premiers cours. Mais l'aisance et le plaisir d'enseigner sont venus avec le temps, il faut dire que les élèves sont particulièrement agréables et attachants ! Eux qui m'appelaient « teacher » au début de l'année et n'osaient pas me poser de questions directement, ont fini par m'interpeler en khmer et en utilisant mon prénom pour que je clarifie un point de la leçon. Et quel bonheur de les voir progresser ! Doucement mais sûrement. Même si tous n'avaient pas le même niveau au sein d'un même grade, ils se sont quand même tous améliorés en anglais, autant à l'écrit qu'à l'oral. J'ai toujours été impressionnée par leur capacité à travailler leur anglais malgré leurs conditions de vie très précaires pour certains. Je suis devenue complice avec les élèves, je me suis beaucoup attachée à eux et les quitter a été difficile. Je pense encore régulièrement à eux, et je leur souhaite réellement tout le bonheur possible !

Des rencontres interculturelles riches en enseignements. Pendant ces 9 mois j'ai travaillé avec un professeur d'anglais khmer. Chacun de nous a dû s'adapter au fonctionnement de l'autre, à sa méthode de travail. Et la différence de culture a beaucoup joué évidemment. Je pense que ce travail d'équipe a été bénéfique pour chacun de nous, nous en avons tous les deux tiré des leçons. Au-delà de cette relation professionnelle, j'ai beaucoup appris aux côtés des Khmers que j'ai rencontrés cette année : j'ai appris à être plus patiente, à relativiser, à garder le sourire malgré les difficultés, à être plus diplomate, à profiter du moment présent sans devoir toujours être dans l'action. Je me suis intéressée à la culture khmère, à l'histoire du pays, au langage khmer pour pouvoir me rapprocher de la population. Les expériences d'interculturalité que j'ai eu la chance de vivre viennent principalement de la rencontre avec des Khmers, mais aussi avec des Français. Les Français avec qui j'ai discutés, sympathisés, vécus, ont aussi participé de mon enrichissement personnel. J'ai fait la connaissance de personnes aux profils très variés et intéressants qui m'ont fait réfléchir à mon parcours et au sens que je veux donner à ma vie.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette année qui pour moi a été l'expérience la plus enrichissante et forte en émotions de ma courte vie, mais je pense avoir mis en avant quelques points forts.

Je tiens à remercier chaleureusement toutes les personnes qui m'ont permises de travailler au sein de l'école du Bayon pendant neuf mois et qui ont fait de ces 9 mois au Cambodge une véritable expérience de vie. »

Annexe 3

Un poème qui, selon moi, illustre bien la diversité des points de vue dans le monde.

L'homme de couleur

De Léopold Sedar Senghor

Quand je suis né, j'étais noir !
Quand j'ai grandi, j'étais noir !
Quand j'ai peur, je suis noir !
Quand je vais au soleil, je suis noir !
Quand je suis malade, je suis noir !

Quand tu es né, tu étais rose !
Quand tu as grandi, tu es devenu blanc !
Quand tu vas au soleil, tu deviens rouge !
Quand tu as froid, tu deviens bleu !
Quand tu as peur, tu deviens vert !
Quand tu es malade, tu deviens jaune !

Et après tout ça,
Tu oses m'appeler « Homme de couleur »